

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. IV.—No. 5

MONTREAL, JEUDI 30 JANVIER, 1873.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMÉRO, 7 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

M. ÉVARISTE GÉLINAS.

Il y a dix ans, j'entrais à la *Minerve* pour demander la publication du compte-rendu d'un admirable sermon que Mgr Taché venait de prononcer dans l'église Notre-Dame. C'était mon premier essai; je le portais sur mon cœur. On me renvoya au bureau de rédaction où je trouvai, à moitié enterré sous les journaux, un homme qui écrivait rapidement, sous l'empire, en apparence, d'une ardente conviction.

Il était de moyenne taille; sa figure était jeune, empreinte de douceur et de modestie, mais une physionomie grave, recueillie, presque rêveuse, le faisait paraître plus âgé qu'il n'était. Sa vue inspirait un sentiment mêlé de sympathie et de respect.

C'était M. Evariste Gélinas, rédacteur en chef de la *Minerve*. Il me fit le grand plaisir d'accepter avec sa bienveillance ordinaire le premier fruit de mes amours littéraires, et quelques jours après, il me faisait demander d'entrer à la *Minerve*, comme assistant-rédacteur.

Evariste Gélinas n'avait que vingt-trois ou vingt-quatre ans et il était à la tête du principal journal bas-canadien organe du parti conservateur.

La lutte était sérieuse, ardente, à cette époque; les deux partis, presque d'égale force, frappaient à grands coups. Le *Pays* était rédigé par M. Dessaulles. Il fallait de l'habileté, du courage, des connaissances et une grande vivacité d'esprit pour lutter contre un pareil adversaire.

M. Gélinas, heureusement, était mûr avant le temps. Un jugement sain, un esprit fertile et pénétrant, de fortes études et un grand talent d'analyse et de dialectique semblaient le prédestiner à la polémique. Il excellait surtout à voir le côté faible ou ridicule d'une proposition, et sa verve lui inspirait alors d'heureuses réparties.

M. Gélinas a rédigé presque seul la *Minerve* de 1861 à 1865, durant l'une des époques les plus accidentées et les plus émouvantes de notre politique. Trois élections générales, trois changements de ministère et l'avènement d'un nouveau régime agitèrent profondément l'opinion publique. C'était une rude tâche que de rédiger la *Minerve* dans un temps pareil, de suffire aux exigences de la discussion et d'un parti plein d'ardeur. Oui, la tâche était rude pour un homme de cœur qui voulait se montrer à la hauteur des circonstances et justifier la confiance qu'on avait en lui. Les amis sont exigeants dans ces temps-là;—le journal est leur enseigne, leur sentinelle avancée obligée d'être toujours sur le qui-vive, pour leur donner le mot d'ordre, le signal de la bataille;—les ennemis sont acharnés, implacables, toujours prêts à profiter de la moindre faute, de la négligence la plus légère.

Quel travail alors pour le pauvre journaliste! Quelles préoccupations de tous les jours, de tous les instants. Quelle tension continuelle de toutes les facultés de l'âme!

Voyez ces vaillants orateurs qui partent, le matin, pour la guerre, pour la lutte sur les hustings ou dans l'enceinte des parlements, ils ont bien dormi, eux, pendant la nuit, mais, lui, le journaliste, il a veillé pour leur donner des armes, leur préparer les arguments avec lesquels ils remporteront victoire. On les applaudira, on admirera leur talent et on ne pensera même pas au journaliste.

Le journaliste! on ne le connaît pas, c'est le journal qu'on connaît; un journal n'a pas de personnalité, ce qu'il renferme appartient à tout le monde, on prend son bien où on le trouve sans s'occuper de savoir d'où il vient. Demande-t-on au ruisseau d'où viennent les eaux qu'il nous apporte? S'occupe-t-on de savoir d'où vient l'air qu'on respire? Le journaliste, c'est le missionnaire se dévouant à une vie de sacrifices pour répandre la foi et la civilisation; c'est le soldat mourant pour l'honneur du drapeau, d'une mort héroïque, mais obscure. Je parle du bon journaliste, de celui dont la parole est l'expression d'une âme droite et convaincue, d'un cœur religieux et patriotique.

Ceux qui ont connu Gélinas, à cette époque, ceux surtout qui furent ses amis, se rappellent comme il était heureux de leur consacrer les loisirs que lui laissaient ses nombreuses occupations, et de sortir de l'abstraction pour se récréer dans les charmes de la conversation intime. Ils se rappellent son aimable sourire, ses fines allusions, ses réparties vives et délicates. La gaieté ne fut jamais chez lui bruyante et tapageuse, naturellement sérieux et rêveur, la transition n'était jamais complète; c'était plutôt l'aurore ou la crépuscule que le soleil de la gaieté lui-même, qui illuminait son âme, mais on lisait dans sa figure le contentement et le bonheur que donnent le travail et l'espérance, les douces illusions de la jeunesse, illusions de la gloire, du patriotisme, de l'amour.

Mais notre ami ne pouvait tenir longtemps au régime de vie qu'il menait.

La vapeur trop concentrée brise la machine qui la contient, certaines substances dévorent les parois du vase où elles sont renfermées, l'arc trop bandé se rompt, ainsi l'intelligence, continuellement en travail, use et défait le corps, ainsi l'âme fatigue et détend ses organes, quand elle ne leur laisse jamais un moment de repos.

Voyant que la santé lui manquait au moment où il en avait le plus besoin, car il venait de se marier, Gélinas se décida à laisser le journalisme pour accepter un emploi dans les bureaux publics.

Il y avait quatre ans qu'il était là, quand je le vis. Comme il avait vieilli! Comme il était difficile de reconnaître dans cet homme, à l'air distrait et ennuyé, au sourire forcé, l'ami heureux d'autrefois! On aurait dit qu'un manteau de plomb pesait sur ses épaules, qu'un sombre nuage enveloppait son âme. Il n'avait que vingt-neuf ans, et la vie n'avait plus pour lui d'attraits, l'avenir ne lui offrait plus d'agréables horizons; il paraissait déjà sous l'empire des désenchantements de la vieillesse, des déceptions les plus cruelles.

Qu'avait-il donc?—Il n'était pas à sa place. L'oiseau captif, fait pour voler dans la hauteur des cieux, est-il heureux dans sa cage? La plante exotique, qui fleurit sous un ciel chaud, ne dépérit-elle pas dans l'ombre et le froid? Le coursier ardent qu'on retient peut-il modérer son impatience? L'homme condamné à vivre, obscur, du fruit d'un travail vulgaire, lorsqu'il était né pour les nobles travaux de l'intelligence, obligé de servir, lorsqu'il aurait pu commander, peut-il être heureux?

Gélinas était né journaliste, homme de lettres; son intelligence avait besoin d'espace, de liberté, de lumière et d'activité, et il était condamné à une vie de repos, d'inaction, de monotones loisirs. Il lui fallait assister impassible, impuissant, à ces nobles combats qu'il avait con-

duits autrefois, voir de loin ces luttes émouvantes où d'autres cueillaient des lauriers en marchant sur ses traces.

Il est une chose dont certains hommes se privent difficilement, c'est de communiquer leurs idées et leurs sentiments, d'agir sur leurs semblables, de s'épancher en quelque sorte au dehors.

Ajoutons à cela les soucis domestiques, les inquiétudes de l'homme de cœur obligé de concilier les exigences de sa position avec celles d'un salaire qui commande la prudence.

Plus d'une fois, Gélinas voulut briser les barreaux de sa prison, pour rentrer dans la carrière où l'appelaient ses aspirations, mais, chaque fois, la nécessité le força de renoncer à ses désirs. Deux mois avant sa mort, encore, il fit une autre tentative qui échoua.

Quel fardeau que le poids des pensées qui envahissent dans de pareilles circonstances l'âme d'un homme à la tête ardente!

Certains hommes trouvent dans leur nature énergique ou dans la religion, la force de supporter ce fardeau. Ils espèrent, ils travaillent et ils attendent.

D'autres refusent de porter ce fardeau et s'y dérobent en s'ôtant la vie, ou bien cherchent l'oubli dans une passion qui les étourdit, un instant, pour les laisser moins forts que jamais en face de la réalité.

Qui d'ailleurs, ayant une imagination vive et un cœur sensible, ne se prend pas quelquefois à trouver tristes et ridicules les choses de ce monde. Qui n'est pas tenté, à la vue des injustices et des calomnies des hommes, de s'enfermer dans la solitude de son cœur et de ses pensées, ou de s'étourdir pour ne rien voir, ne rien entendre?

Plus l'intelligence est active et l'âme sensible, impressionnable, plus les dangers du désenchantement sont terribles.

Pourquoi les poètes sont-ils généralement des hommes malheureux? si ce n'est parce qu'ils ont une plus grande puissance de souffrir et de penser que le reste des mortels, et qu'ils ont une soif de bonheur plus grande et plus difficile à apaiser que les autres hommes.

Ne sont-ce pas les fleurs les plus brillantes qui se fanent le plus promptement aux rayons ardents du soleil, aux rafales de la tempête?

Heureux ceux qui ont une force de caractère égale à leur force de penser et de sentir, chez qui la raison ou la religion maîtrise l'imagination!

Gélinas ne voulut pas, cependant, renoncer complètement à la carrière qu'il aimait. Ne pouvant plus faire partie de l'armée régulière du journalisme, il voulut y servir comme volontaire, et c'est en cette qualité qu'il s'est tant distingué, depuis quelques années, par de nombreux succès.

Il y a dans la littérature, comme dans les armées, ce qu'on pourrait appeler la cavalerie légère, corps magnifique, composé d'écrivains dont le talent souple et le coup-d'œil rapide jettent un grand éclat sur la presse. Présents sur tous les points à la fois, toujours sur le guet, ils épient sans cesse l'occasion de rompre une lance, de faire une charge brillante.

Le journalisme canadien se prête peu à ces évolutions, le terrain manque, les horizons sont trop bornés; la vie sociale, nécessaire à ce genre de littérature, ne lui offre guère de ressources en Canada. En France même, où le champ est si vaste, les plus brillants soldats de cette mi-

lice littéraire sont obligés de se reposer pour ne point fatiguer le public.

Carle Tom eut le mérite de faire plus dans ce genre qu'aucun n'avait fait encore dans ce pays; ses premières causeries enlevèrent le public et continuèrent de l'amuser pendant longtemps. On ne pouvait se lasser d'admirer le tour de phrase original et pittoresque, la verve pétillante, l'allusion finie et ingénieuse qui caractérisaient ces charmantes improvisations nées, au jour le jour, d'une pensée douce ou amère, sous un ciel sombre ou étoilé.

On fut fort surpris, dans certains cercles, lorsqu'on apprit que c'était Gélinas qui écrivait sous le pseudonyme de *Carle Tom*. On ne pouvait croire qu'il avait pu passer aussi rapidement du grave au léger, du sérieux au badin, manier la cravache et le fléuret avec tant de dextérité. On voyait que, dans la situation d'esprit où il était, il prenait plaisir à fouetter les travers et les ridicules de la société.

Lorsque *L'Opinion Publique* fut fondée, il devint l'un de ses collaborateurs les plus assidus. C'est lui qui y publia, d'abord sous les initiales "C. T.," et plus tard sous le pseudonyme "Un Solitaire," ces spirituels courriers et causeries où les réflexions philosophiques se mêlaient agréablement aux boutades les plus originales. Il cherchait dans une lecture assidue des distractions aux ennuis de ses prosaïques occupations et y trouvait une source intarissable d'inspirations. Tout s'animait sous sa plume, les sujets les plus secs prenaient une forme agréable; il trouvait des fleurs jusque dans les déserts les plus arides.

Mais, malgré son habileté, il ne put échapper complètement aux difficultés que ce genre de littérature rencontre ici. Dans son désir de produire, il sacrifiait quelquefois la qualité à la quantité, la clarté à l'abondance; à force de disséquer certains sujets ingrats, il nous égarait dans un dédale de minuties où la stratégie des mots ne suffisait pas à masquer la faiblesse des pensées. On lui pardonnait facilement ces ombres passagères, car, on savait que son talent en sortirait promptement, plus brillant que jamais.

Lorsqu'on jette les yeux sur la mosaïque brillante que forment ses écrits, on regrette que la mort soit venue éteindre si prématurément une intelligence destinée à jeter un si vif éclat sur le journalisme canadien, car, tôt ou tard il serait parvenu, avec du courage et de la patience, à renouer le fil brisé de sa carrière, et son talent mûri par l'âge et l'étude aurait atteint des proportions remarquables.

Malheureusement son organisme affaibli n'était pas en état de résister à une forte secousse; une inflammation de poumons, en trois jours, le conduisit à la tombe. Lorsqu'il apprit que la maladie pouvait être fatale, il se hâta de faire venir le prêtre et fit tout en son pouvoir pour trouver au-delà de cette vie le bonheur qui lui avait manqué sur la terre. Puisse-t-il l'avoir trouvé ce bonheur! C'est le vœu sincère de ses amis, de tous ceux qui ont pu apprécier les belles qualités de son cœur et de son esprit.

M. Gélinas avait épousé Mademoiselle Mathilde Parent, deuxième fille de M. Etienne Parent, sous-secrétaire d'Etat. Il laisse trois petits garçons.

L. O. DAVID.

AGRICULTURE.

CAUSERIES.

(Suite.)

L'importance de l'engrais est encore mal appréciée dans beaucoup de fermes canadiennes. On ne se rend pas assez compte qu'un arpent de terre engraisée, produit autant et souvent plus que deux arpents de terre maigre. Ce n'est pas tout d'assoler une ferme de manière à faire succéder la prairie et le pâturage à la récolte de grain; il faut tâcher d'engraisser, chaque année, une portion des champs en culture.

Avec le même labour, le même hersage, le même égoût, et la même semence, on aura deux fois plus de grain sur le champ amélioré que sur celui qui ne l'est pas, et ensuite le foin, l'herbe seront de même doublement abondants.

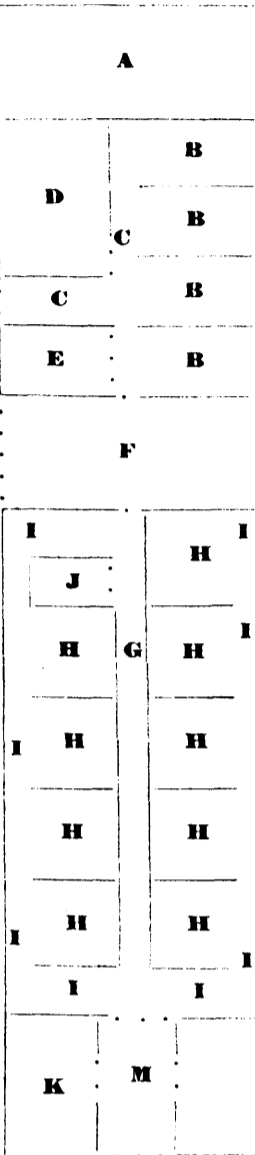
Par la rotation on fait reposer le sol, il est vrai; mais le repos ne suffit pas pour entretenir la vigueur, il faut la nourriture. Le cheval qui subit un travail pénible ne se contente pas de dormir toute la nuit, ni même de manger du fourrage, il lui faut de l'avoine pour maintenir ses forces: eh! bien ce que l'avoine est au cheval, l'engrais l'est à la terre.

Il serait donc à désirer que tous les cultivateurs de notre Province fassent autant pour l'économie de leurs fumiers que ce deuxième voisin du capitaine B., dont j'allai visiter les étables le lendemain de l'entretien déjà rapporté.

—Si je me suis rendu à la proposition de Thomas, nous dit Léon à notre arrivée, c'était surtout pour faire preuve de bonne volonté, car je n'ai vraiment rien d'assez extraordinaire pour mériter l'attention de visiteurs étrangers. Le peu que vous allez voir en fait d'économie d'engrais, vous le rencontrerez chez tout cultivateur soucieux de ses intérêts. Si j'étais riche je pourrais adopter des méthodes qui doubleraient la quantité et la valeur de mes fumiers, et par conséquent doubleraient le revenu de ma terre, mais vous connaissez le proverbe: Qui trop embrasse mal étreint.

Ce que j'admire le plus, dis-je, ce n'est pas le cultivateur à qui la fortune a permis d'arriver au plus haut degré de la perfection agricole, mais c'est celui qui, avec les moyens ordinaires, s'élève au-dessus de la routine et sait tirer tout le profit possible des ressources mises à sa disposition.

Tout en continuant la conversation, nous nous dirigeâmes vers la grange. L'étable occupait la moitié d'une bâtisse de 80 pieds sur 30, représentée par le plan suivant:



EXPLICATIONS:

A, Bergerie de 30 pieds par 12, ayant une grande porte donnant sur la cour.

B B B B, Stalles pour les chevaux.

C C, Passage et allée.

D Grande stalle pour les poulains.

E, Place pour l'avoine et les harnais.

F, Batterie (aire) avec deux grandes portes.

G, Passage.

H H H H H H H H, Stalles pour les vaches.

I I I I I I I I, Allées.

J, Place pour les légumes.

K, Remise pour terre sèche et litière.

L, Remise pour fumiers.

M, Passage.

..... Portes.

Le nombre de bêtes à corne tenues à l'étable était de 9, dont 6 vaches laitières et 3 taures. Voici d'après ce que j'ai constaté, leur régime de chaque jour: on leur donne trois repas de paille et de foin hachés et mêlés, et deux repas de patates et de betteraves. Le grenier qui surmonte l'étable est rempli de paille, et celui qui surmonte l'écurie et la bergerie est rempli de foin. Ces

fourrages sont jetés dans la batterie F, mêlés ensemble

après avoir passés dans le hache-paille, et puis distribués aux animaux dans des crèches placées de chaque côté du passage G. Les légumes sont transportés, sur un traîneau, du caveau à l'appartement J, hachés et distribués dans les mêmes crèches le long du passage G. L'eau est donnée dans des auges en sapin: elle est apportée, chaque soir, dans une tonne montée sur un traîneau. Le cheval attelé sur le traîneau, entre par le passage M et se rend avec sa charge jusque dans le passage G; là il est dételé et conduit à l'écurie à travers la batterie. La tonne et son contenu passe la nuit dans le passage, de sorte que l'eau est un peu dégourdi quand le lendemain on la sert aux vaches. Le traîneau est fait avec des patins relevés aux deux bouts et le travail s'adapte facilement à l'un et l'autre bout, ce qui exempte de le retourner quand il faut le sortir de l'étable. On se sert de même d'un cheval pour traîner les légumes dans l'appartement J: on en apporte en quantité suffisante, chaque fois, pour fournir la portion des vaches durant plusieurs jours. Contrairement à beaucoup de cultivateurs, Léon considère que le fumier est mieux placé ailleurs que sur les cuisses de ses animaux, aussi sont-ils étrillés tous les jours avec soin et munis de litière abondante.

La remise K. est séparée en deux parties: dans l'une sont transportées, de temps en temps, les pailles de qualité inférieure, et l'autre est remplie de terre sèche durant l'été. Ces pailles sont employées comme litières, et cette terre est placée derrière les vaches et dans les allées I. I. I., de manière à absorber les urines et assainir par là les planchers de l'étable. Les déjections des animaux, de même que cette terre saturée d'urine, sont enlevées chaque jour et portées au moyen d'une brouette sous la remise L.

Des fenêtres munies de doubles vitres laissent pénétrer une abondante lumière dans l'étable et deux ventilateurs donnent issue aux gaz malsains qui y séjourneraient sans cela.

Les vaches de Léon ne sortent jamais en hiver: la propreté dans laquelle on les tient, l'excellence des mets et de l'eau qu'on leur donne, entretiennent chez elles une santé et une vigueur qui les dispensent de tout exercice.

Quelque lecteur va peut-être trouver que j'ai bien peu parlé, jusqu'ici, de l'économie du fumier pratiquée par Léon; et cependant ce qui précède me semble plus que suffisant pour démontrer que dans plusieurs de nos fermes, il reste encore beaucoup à faire pour empêcher la déperdition de l'engrais. En effet, bien soigner les animaux, les tenir chaudement et en bonne santé, c'est leur faire produire un fumier riche et abondant; ne pas les laisser sortir et étendre leurs ordures çà et là, ne pas laisser perdre leurs urines, c'est le moyen de grossir la

masse du fumier; il ne reste plus qu'à soustraire ce dernier à la pluie, à la neige, au soleil et au vent: c'est au moyen de la remise L. que Léon y parvient.

L'écurie de Léon est, de même que son étable, bien éclairée, bien propre et aérée. Les chevaux sont étrillés, brossés et entourés de tous les soins requis. L'appartement D., spacieux et parfaitement sain, est destiné au logement des poulains; ces derniers rencontrent le même soin et sont tenus dans le même état de propreté que les vieux chevaux. En cela Léon évite de tomber dans un abus assez commun: certains cultivateurs, d'ailleurs, assez soigneux pour leurs chevaux faits, sont d'une regrettable négligence pour les poulains; une nourriture grossière leur est donnée, on les tient dans une atmosphère empestée et dans une malpropreté telle qu'ils contractent souvent des maladies. Et c'est pourtant du régime subi à cet âge que dépendent les qualités et la valeur que le cheval aura plus tard.

Je n'ai remarqué aucun mode particulier pour la conservation des fumiers de l'écurie: ils sont mis en tas dans la cour.

La bergerie est disposée de manière que les moutons reçoivent sans cesse un air parfaitement pur sans toutefois être jamais exposés à la neige et à la pluie. Une division de la cour leur est exclusivement destinée. Le foin et la paille leur sont distribués dans des crèches mobiles qui sont placées sous la bergerie quand il fait mauvais et transportées dehors quand le temps est beau. On a aussi soin de leur administrer, assez souvent, un peu de sel mêlé de soufre.

La visite des bâtiments terminée, nous nous rendîmes à la maison de Léon, où sur ma demande, il m'indiqua l'espèce de rotation suivie sur sa ferme.

JEAN BELLEVUE

(A continuer.)

WALTER SCOTT

(Suite.)

POÈTE.—1796-1817.

La carrière littéraire de Scott se divise en deux parties bien distinctes; la première, résume ses poésies: la seconde, ses romans historiques. Ce fut en 1796 que se firent entendre les premiers accents de sa muse dans les *Burger Ballads*; les derniers en 1817, dans *Harold the Dauntless*. Parmi une infinité de travaux poétiques, de moins longue haleine, ci-devant énumérés, signalons ce qui constitue les principaux monuments de sa gloire comme poète: 10. BORDER MINSTRELSY, 20. LAY OF THE LAST MINSTREL, 30. MARMION, 40. LADY OF THE LAKE, 50. ROKEBY, 60. LORD OF THE LACS; voilà les gracieux pilastres de ce majestueux temple couronné par la statue du Barde d'Abbotsford.

L'Ecosse compte deux grands poètes—deux génies même: Burns, le poète national, mort en 1796, et Scott le suave ménestrel des temps héroïques de la vieille Calédonie.

BORDER MINSTRELSY.

10. Le *Border Minstrelsy*, collection de vieux lais, de martiales ballades, de chants nationaux, parut en trois volumes en 1800-1-2-3. Scott avait 29 ans lorsqu'il publia le premier volume: l'on peut dire qu'il avait commencé d'en réunir les matériaux depuis sa dixième année. Il est juste de nommer un de ses collaborateurs les plus zélés, John Leyden, mort aux Indes en 1811, homme de génie, travailleur infatigable, savant distingué dans les langues de l'Orient.

Pour rétablir le vrai texte de ces antiques et sauvages poésies des 11e et 12e siècles, il fallait un jugement sûr—une vaste érudition, un goût, un flair exquis: Scott réunissait ces qualités à un degré éminent; aussi, son choix de ballades, comme œuvre nationale, enrichie de précieuses notes, l'emporta-t-il sur les *Percy's Reliques*. Il se composait d'abord de quarante-trois ballades qui n'avaient jamais été imprimées, et les autres bien que partiellement connues aux chercheurs, étaient pour ainsi dire neuves à la généralité des lecteurs. Elles commémoraient un tissu de tragiques événements, d'aventures hardies, de bizarres peintures de mœurs, tracées avec une énergie de style, une simplicité digne des temps homériques, commentées, éclaircies par de patientes recherches historiques et archéologiques.

Peu de temps après leur publication, Scott prenait rang à la *Revue d'Edimbourg*, fondée en 1802, comme un des actifs collaborateurs de Sydney Smith, plus tard de Jeffery, lord Jeffery,—le grand juriste, l'admirable critique—le *LaHarpe* de l'Ecosse. Le premier écrit de Scott fut une étude sur *l'Amadis de Gaul* par Robert Southey—son second, sur *Sebbald's Chronicle of Scotch Poetry*; un troisième, sur *Godwin's Life of Chaucer*; un quatrième, sur *Ellis's Specimens of English Poetry*; un cinquième, sur la vie et les œuvres de *Chatterton*.

En 1803, le poète Wordsworth faisait à Scott une mémorable visite, au moment où il composait *The Lay of the Last Minstrel*; les deux bardes allaient ensemble examiner les historiques ruines des abbayes de Melrose et de Roslyn. Parmi les paysans, le nom seul de Scott opérât comme un charme; c'était à qui leur rendrait le plus de civilités; le barde de Windermere était enchanté de leur réception partout où ils se montraient.

LAY OF THE LAST MINSTREL.

20. Dans le *Lay of the Last Minstrel*, la ballade grandit, prend la forme de l'épopée. Le poète met dans la bouche du dernier des Ménestrels qui aurait existé en 1690, un chant, ou plutôt une série de chants d'une incomparable harmonie—d'une variété presque fastueuse. Le vieux harpiste casé et errant, tout en fredonnant des lais d'amour et de guerre, invoque la nature entière, les génies des bois, des fleurs, des montagnes pour lui aider à célébrer les prouesses des chevaliers anciens—les combats journaliers que les Ecosseis, livraient aux Anglais, sur la frontière des deux pays—le *Border warfare* sur ce qu'ils appellent *debatable land*. Ce mélange de mœurs pastorales et guerrières prêtait beaucoup à la poésie lyrique. Les événements chantés sont présumés avoir eu lieu vers 1550, et couvrent l'espace de trois jours et trois nuits. Le poème consiste en six chants. Il serait difficile de dire lequel est le plus beau; plusieurs des vers sont passés dans la langue à l'état de citations

et de proverbes. Le dernier chant s'ouvre avec l'élan de patriotisme bien connu :

"Breathes there the man, with soul so dead,
Who never to himself hath said
This is my own, my native land !

O Caledonia! stern and wild,
Meet nurse for a poetic child!
Land of brown heath and shaggy wood,
Land of the mountain and the flood,
Land of my sires! what mortal hand
Can e'er untie the filial band,
That knits me to thy rugged strand!

Qui serait insensible à l'harmonie de ces stances !

La scène se passe en grande partie au château des ducs de Buccleugh—Brankholm Hall. Le jeune fils, l'héritier du duc est entraîné dans la forêt, par un malicieux page qui fait de son mieux pour égarer le noble et courageux enfant—lequel est saisi par les ennemis. Plus tard, l'affreux page mit de côté ses déguisements et se trouve être un sorcier célèbre—Sir Michael Scott. *William Deloraine* et *Margaret*—voilà encore de ces délicieuses créations du génie de Scott qui resteront. Le *Lay*, avec ses allures épiques ouvrit une ère nouvelle dans la littérature anglaise. Le Parnasse anglais réclama un poète—un grand poète de plus. Les grands de l'Ecosse, lord Melville, et autres, enchantés du talent de leur compatriote, lui aplanirent les voies à la fortune et à l'indépendance, en le nommant "Greffier des Sessions" avec un traitement annuel de £800 : la fontaine d'Hippocrate était devenu un Pactole.

MARMION, A TALE OF FLODDEN FIELD.

Parmi les hommes de guerre qui, en 1066, suivirent le Bâtard de Normandie, à la conquête de l'Angleterre, l'histoire nomme un seigneur fort distingué, Robert de Marmion, seigneur de Fontenay, en Normandie. Le roi Guillaume le récompensa en lui octroyant le château et la ville de Tamworth et le manoir de Scryvelby, dans le Lincolnshire.

La famille, après quatre générations, s'éteignit en la personne de Philip de Marmion, sous le règne d'Edouard I. Si le héros du poème de Scott, tel que peint, est un personnage imaginaire, le nom et la famille de Marmion ne le sont donc pas, et en associant au titre du poème le nom de Flodden, le barde, par un mot, signale l'époque où vivait son héros. Scott ne pouvait choisir un sujet plus épique que la désastreuse journée de Flodden, où la fleur de la noblesse d'Ecosse avait succombé en combattant autour de son héros, mais trop gallant souverain Jacques IV, lui aussi victime de sa téméraire ardeur. Flodden retraçait à l'Ecossois, une époque héroïque bien que malheureuse : à l'Anglais, une fameuse victoire au temps d'Henri VIII ; c'était de plus une ère reculée où la féodalité brillait d'un vif mais dernier éclat. Le talent de Scott a toujours excellé dans ses fastueuses peintures—ses dramatiques étalages des siècles féodaux, tournois, donjons, nobles dames, etc., de ces temps. Il y avait encore des lueurs expirantes en 1513 en Ecosse. Le sujet était bien choisi, plein d'actualité pour les deux grandes nations auxquelles s'adressait le poème. Scott était sûr d'avoir des lecteurs des deux côtés de la Tweed : il ne faut donc pas s'étonner, si aux yeux d'un grand nombre, *Marmion*, ne soit considéré, comme le chef-d'œuvre de Scott. La scène s'ouvre en août, et se clot le 9 sept., 1513, le jour de la terrible bataille de Flodden Field. *Marmion*, comme son prédécesseur *The Lay of the Last Minstrel*, comprend six chants : 1. *The Castle* ; 2. *The Convent* ; 3. *The Hostel or Inn* ; 4. *The Camp* ; 5. *The Court* ; 6. *The Battle*. Chaque chant est précédé d'une introduction en vers ou de dédicace à quelques-uns de ses amis : William Stewart Rose-Revd John Marriott ; William Erskine, célèbre juge, mort en 1822 ; James Skene ; George Ellis, et Richard Heber.

Lord Marmion, est un valeureux guerrier et un grand seigneur, de la cour d'Henri VIII d'Angleterre, qui va en Ecosse, comme l'envoyé du souverain anglais à Jacques IV, roi de l'Ecosse. Le fier capitaine voyage avec une suite imposante, mais convenable à un seigneur de son importance. L'arrivée et la réception du haut et puissant seigneur Marmion, à la forteresse de Norham, sur les confins de l'Angleterre ; sa magnifique réception surtout, au pont-lévis du donjon, avec toute la pompe féodale du temps, puis son départ pour Holy-rood, après avoir accepté de Sir Heron Ford, les services d'un "pèlerin" comme guide dans les montagnes de l'Ecosse, tels sont quelques-uns des incidents les plus marquants du premier chant. Sir Heron tout en lui faisant les compliments d'usage s'enquiert, d'un ton moqueur, de ce qui est advenu à ce beau jeune page, au teint rose, qui naguère lui servait à boire, laissant planer un soupçon injurieux sur le sexe de l'échanson (le beau page nous apparaît bientôt sous un aspect bien moins gai.) Marmion répond qu'il est malade à Lindisfarne et relance le trait, en s'enquérant de Sir Heron Ford, si l'absence de la charmante Lady Ford est due à quelque lointain pèlerinage entrepris de sa part, pour œuvre pie. Sir Heron, réplique avec un calme simulé, que la blanche comtesse est en promenade et charme en ce moment les loisirs de la reine Margaret, à Holy-rood, mieux eut valu dire le roi.

Le second chant *The Convent*, s'annonce avec une brillante description d'un navire, sur le tillac duquel on distingue la mère abbesse de Saint Hilda qui, avec cinq religieuses de son ordre, se met en route pour aborder à une abbaye voisine, où doit se faire le procès d'une des sœurs, pour oubli de ses vœux et s'être enfui du cloître, à la suite d'un grand seigneur, qu'elle accompagna déguisée en page : Constance de Beverley, le beau jeune page de Lord Marmion. Ce dernier a la bassesse de trahir son infortunée amante, qu'il délaisse plus tard pour épouser une riche et noble héritière, Clara de Clare. Henri VIII d'Angleterre qui n'entendait pas badinage, à l'article des femmes, avait lui-même promis à son favori Lord Marmion la belle Clara, qui avait un amant nommé De Wilton. Constance de Beverley, l'ex-nonne, devient si furieusement amoureuse de Lord Marmion, qu'elle sacrifie tout à ses caprices—chasteté et honneur—et couvent même, pour l'aider à perdre De Wilton dans l'esprit du roi, à forger des lettres, de nature à le faire passer comme un conspirateur. Plus tard, Marmion défie De Wilton, le blesse à mort, comme il croit, et De Wilton est considéré comme parmi les trépassés. La pauvre et coupable Constance est reprise, par l'ordre du roi, et renvoyée à son couvent, subit son procès devant le chapitre et est claquemurée dans le donjon d'un monastère, jusque mort s'ensuive, par le supplice de la faim. Clara, plutôt que d'épouser l'assassin de son amant cherche asile dans un cloître. Voyons le troisième chant : Lord Marmion se met en route vers l'Ecosse, avec sa suite et son pèlerin aux étranges allures pour guide. Ayant été contraint de chercher abri, dans une grande hôtellerie, il supplie son écuyer, Fitz-Eustache, de lui chanter une romance pour le distraire de ses sombres pensées. Ce dernier entonne un lai ancien où sont vivement retracés les punitions réservées aux

amants infidèles. Puis, il demande à l'hôtelier de le désennuyer par quelque récit. Ce dernier lui raconte les merveilleuses aventures du roi d'Ecosse, lorsque Haco, roi de Norvège, fit, en 1263, une descente sur les côtes de l'Ayrshire ; ses luttes avec des sorciers dans les sombres caveaux du donjon de Lord Gifford. Ces chants et ces récits portent tellement le trouble dans l'esprit du seigneur Marmion, qu'il va faire seller en secret son cheval pendant la nuit, pour aller explorer un des endroits désignés par l'hôtelier : plus tard, il revient à demi-mort de fatigue et d'effroi ; et persiste à garder un mystérieux silence sur les événements de cette nuit : sur l'ennemi qui l'a assailli.

Le quatrième chant est consacré à décrire la continuation du voyage du seigneur Marmion vers l'Ecosse et sa rencontre avec Sir David Lindsay, illustre personnage à la cour d'Ecosse, chargé de la part de Jacques IV, d'escorter le puissant seigneur anglais : tous deux s'arrêtent à Crichton Castle, vieux château à neuf tours d'Edimbourg. Le barde introduit ici plusieurs chants lyriques, de ravissantes descriptions des paysages environnants, ainsi que le spectacle des guerriers écossais à leur camp, près d'Edimbourg. Le cinquième chant nous exhibe Holy-rood, le vieux palais d'Edimbourg. Là, le roi Jacques IV, enivré d'amour pour la séduisante Lady Heron, y reçoit royalement l'envoyé de Henri VIII, mais sans vouloir écouter les conseils de paix qui lui sont offerts et prépare un somptueux banquet, où s'étale dans tout l'éclat de la jeunesse, cette syène dangereuse à la gloire de l'Ecosse, Lady Heron. La belle anglaise, chante à la demande de son royal amant, la ballade si connue de "Lochinvar."

O young Lochinvar is come out of the west,
Through all the wide Border his steed was the best,
And save his good broadsword he weapons had none:
He rode all unarmed, and he rode all alone,
So faithful in love, and so dauntless in war,
There never was knight like the young Lochinvar, &c.

Toute cette scène est ravissante, poétique à l'extrême, ainsi que le dialogue du vieux Douglas, le féroce comte d'Angus. Cette envivante fantasmagorie sera de courte durée ; car demain, au point du jour, l'armée se mettra en marche. L'abbesse de sainte Hilda et ses religieuses reparaissent sur la scène : le navire anglais qui les reportait à leur cloître est pris par un vaisseau de guerre écossais ; mais le roi Jacques IV désirent être indulgent envers les saintes filles, se décide à les renvoyer au roi d'Angleterre, sous l'escorte de Lord Marmion, le persécuteur implacable de Constance de Beverley et l'amant déshonoré mais non rebuté de Clara de Clare. La fortune, en lui livrant cette dernière, ne pouvait mieux servir ses desseins. Voici que l'intrigue se complique. La pauvre abbesse conçoit un projet désespéré pour se soustraire aux mains du puissant seigneur, avec le secours du guide de Marmion, le mystérieux pèlerin. Ici, Scott accumule plusieurs incidents merveilleux, entre autres la singulière prédiction que les historiens mentionnent de la mort, ce jour même, du roi Jacques IV, au milieu de ses nobles les plus illustres, les plus dévoués, à Flodden.

Marmion, renvoie de force l'abbesse de sainte Hilda et ses recluses, à son couvent, mais la belle Clara de Clare, l'opulente héritière que l'abbesse veut aggraver à son ordre, Lord Marmion la retient et la fait escorter au château de Tantallon possédé par son parent, à elle, Lord Fitz-Clare, dans l'espoir que le temps vaincra ses répugnances. Puis, la guerre entre Henri VIII et Jacques se poursuit avec acharnement. La fortune qui d'abord s'était rangée sous les étendards du prince écossais, le laisse quand il s'oublie lui-même et qu'il consume un temps précieux à faire l'amour à la séduisante anglaise Lady Heron. Les provisions commencent à manquer à son armée, qui est forcée de se débander et de le quitter.

Le sixième et dernier chant, *The Battle*, s'ouvre par une de ces divines silhouettes de femmes, que Scott sait tracer de main de maître—pures comme un rayon de l'aurore—aimantes comme Juliette, malheureuses comme Desdemone. Clara de Clare ayant mis de côté ses habits de recluse, erre, pâle, mais belle comme aux anciens jours, sous les voûtes de la solitaire forteresse de Tantallon partagée entre sa haine contre son persécuteur Marmion et ses regrets pour son malheureux amant De Wilton, qu'elle croit mort, de la blessure reçue des mains du seigneur anglais. En détournant l'angle du château, ô surprise, l'ombre de Wilton, ou mieux son amant lui-même se jette à ses genoux ; lui raconte toute son histoire et comment il est parvenu à force de déguisement jusqu'à elle, sous l'habit de pèlerin. Le mystérieux guide de Marmion, c'est lui, De Wilton. Il est perdu, si on le reconnaît ; mais il espère en Dieu, en son innocence et dans le combat qui va dans quelques heures se livrer, où le sort de l'Ecosse sera décidé et où il doit prendre part, comme preux chevalier anglais et prouver son dévouement à Henri VIII. Cependant, tout s'agit, se ment. Lord Marmion, caracolle sur son fier coursier, vers le lieu du combat, après avoir défilé le farouche Douglas, et ordonne que Lady Clara le suive, pour être témoin de ses exploits. La mêlée devient épouvantable : les anglais mieux armés, plus nombreux, combattent avec une rare valeur ; les bouillants Montagnards, se battent avec la rage du désespoir ; des monceaux de morts, de mourants jonchent le sol ; la fleur de la noblesse succombe avec son héroïque prince Jacques VI. Marmion, entraîné par sa martiale ardeur et voyant les siens victorieux veut se signaler par un effort suprême, mais il tombe, percé, écrasé de coups ; et les malédictions de Constance, la pauvre Constance de Beverley, claquemurée mourante, dans son sombre donjon, se réalisent.

Prêt à fermer les yeux à jamais à la lumière, il demande, à grands cris, quelques gouttes d'eau pour étancher la soif qui le dévore. Clara, oubliant son ressentiment, accourt, et avec le casque du guerrier, elle puise pour lui l'onde d'une fontaine voisine, se fait connaître, et lui annonce le sort de sa malheureuse victime Constance, qu'il croyait encore vivante ; puis le héros dans le délire, brandissant son épée, encourage ses victorieux soldats, par les mots bien connus :

"Charge, Chester, charge! On, Stanley, on!
Were the last words of Marmion."

Clara qui n'avait pas fait de vœux, épouse De Wilton. Tout ce chant est d'une beauté remarquable, c'est comme une œuvre descriptive, un des morceaux les plus achevés de la langue anglaise. Jamais le génie de Scott n'a plané à une plus grande hauteur.

Sillery, 25 Déc, 1872.

J. M. LEWIS.

(A continuer).

M. O. Chalifour, de Québec, est l'inventeur d'un mécanisme qui fabrique les formes de chaussure, les chevilles et ce qu'on appelle les *chenk-pieces*.

SUR MES GENOUX.

A MA PETITE SŒUR, LOUISA.

Ma Louisa, ma petite blonde,
Oh! viens t'asseoir sur mes genoux,
Que je te berce comme l'onde
Berce le cygne au chant si doux.

Laisse errer mes mains caressantes
Sur ton cou, dans tes boucles d'or,
Et qu'aussi mes lèvres aimantes
Sur ton front se posent encor.

Car vois-tu, bientôt ma mignonne,
Ton frère en pleurs va te laisser,
Et le baiser que je te donne
Ah! c'est bien mon dernier baiser!

Tiens! à mon départ tu t'opposes?
Mais en vain tes deux petits bras,
Ainsi que des chaînes de roses,
Tentent de retenir mes pas.

J'entends une voix qui m'appelle,
Le ciel me dit de tout quitter....
Il faut donc te dire, ô ma belle,
Un long adieu, sans s'attrister.

Mais toujours ta céleste image
Flottera dans mon souvenir,
Et ton gracieux babillage
De loin viendra me réjouir....

Sur mes genoux, saute en cadence,
Chante de ta voix fraîche voix,
O ma sœur, ange d'innocence
Car c'est pour la dernière fois!

Bourbonnais Grove,
12 février 1871.

M. J. MARSH.

PERSONNES ENTERRÉES VIVANTES.

Edgar Poe raconte des faits terribles d'enterrement prématuré. En voici quelques-uns :

Il n'y a pas longtemps, dans la ville de Baltimore, la femme d'un citoyen des plus respectables (un avoué distingué, membre du congrès) fut prise d'une maladie soudaine et inexplicable, qui résista aux médications les plus habiles. Après de longues souffrances, elle mourut, ou plutôt on la crut morte. Personne ne supposa, ou n'eut quelque raison de supposer, qu'elle n'était pas réellement trépassée. Elle présentait tous les symptômes ordinaires de la mort. La face avait pris une forme creuse et longue. Les lèvres étaient pâles, les yeux ternes. Toute chaleur avait disparu, le pouls ne battait plus. Durant trois jours, le corps ne fut pas touché, et il acquit dans cet intervalle la rigidité de la pierre. Pour tout dire, l'enterrement fut hâté, à cause de ce qu'on croyait être la décomposition.

La dame fut déposée dans son caveau de famille, lequel, pendant trois ans, ne fut pas dérangé. On l'ouvrit enfin pour y introduire un sarcophage ; mais, hélas ! un coup terrible allait frapper le mari, qui ouvrit lui-même la porte. Comme les battants s'entr'ouvraient, un objet blanc tomba dans ses bras avec un bruit sinistre. C'était le squelette de sa femme drapé dans son linceul non encore entamé.

Une enquête minutieuse établit que la malheureuse avait dû se réveiller deux jours après l'ensevelissement ; que ses efforts dans le cercueil l'avaient fait tomber de la planche sur les dalles, où le coffre s'était brisé pour permettre à la morte d'en sortir. Une lampe pleine d'huile, laissée par hasard dans la tombe, était vide, mais il est possible qu'elle se soit épuisée par l'évaporation. On trouva un gros fragment du cercueil sur la dernière des marches qui conduisaient à la funèbre chambre, et avec lequel elle avait probablement essayé d'éveiller l'attention en frappant la porte de fer. C'est alors sans doute, qu'elle s'évanouit, ou peut-être expira de terreur ; et son linceul s'accrocha, dans sa chute, à des barreaux qui projetaient intérieurement. C'est ainsi qu'elle resta et qu'elle pourrait debout.

En l'année 1810, un cas d'inhumation prématurée arriva en France, et fut accompagné de circonstances qui démontraient comme quoi la vérité est réellement plus étrange que l'invention. L'héroïne de l'histoire était une demoiselle Victorine Lafourcade, jeune fille issue de famille illustre, riche et merveilleusement belle. Parmi ses nombreux soupçons se trouvait un certain Julien Bossuet, pauvre littérateur de la capitale. Son talent et ses qualités avaient été remarqués de l'héritière dont il sem lait être réellement adoré ; mais sa morgue nobiliaire la décida enfin à l'épouser et à épouser un M. Renelle, banquier et diplomate de quelque renom. Cependant, après le mariage, ce dernier la négligea, et même la maltraita. Après quelques années passées misérablement, elle mourut, — du moins son état ressemblait tellement à la mort, que tout le monde y fut trompé. Elle ne fut pas enterrée dans un caveau, mais dans une simple tombe du cimetière de son village. L'amoureux sacrifié, désespéré et encore tout entier au souvenir d'une passion profonde, quitta la capitale et se dirigea vers le département éloigné où se trouve le hameau, avec l'intention de déterrer le corps et d'en couper la luxuriante chevelure. Il arriva au cimetière. A minuit, il parvint au cercueil, le brisa et va couper les belles tresses, lorsque les yeux de sa bien-aimée s'entr'ouvrent. La pauvre fille avait été enterrée vive. La vitalité n'avait pas entièrement abandonné le corps, et les caresses de son amant dissipèrent la léthargie qu'on avait pris pour la mort. Il l'emporta à la chambre qu'il avait louée au village. Il employa des moyens puissants que lui inspiraient des connaissances médicales assez profondes. Enfin, elle s'éveilla. Elle reconnut son sauveur. Son cœur de femme n'était pas de diamant, et cette dernière leçon d'amour suffit à l'attendrir. Elle se donna à Bossuet. Elle ne voulut plus revoir son mari, lui cacha soigneusement sa résurrection, et partit pour l'Amérique avec son amant. Vingt ans après, ils revinrent en France, persuadés que le temps avait trop changé les traits de la dame pour que ses amis pussent la reconnaître. Mais ils s'étaient trompés, car M. Renelle reconnut sa femme à la première entrevue et la réclama. Le cas fut déféré aux tribunaux, et la justice décida en faveur de la femme, considérant "que des

circonstances particulières et le laps de temps avaient détruit, équitablement et légalement, l'autorité du mari."

La *Gazette Médicale* de Leipzig raconte, dans un de ses derniers numéros, un malheureux événement de la même espèce.

Un officier d'artillerie, homme de taille gigantesque et d'une robuste santé, fit une chute de cheval et reçut à la tête une grave blessure qui provoqua une insensibilité immédiate. Le crâne était légèrement fracturé, mais la vie du blessé n'était pas en danger. L'opération du trépan fut faite avec succès. On le soigna et on employa tous les autres procédés usités en pareil cas. Malgré tout, cependant, il s'affaiblit de plus en plus, et finalement, on le crut mort.

Il faisait très-chaud, et il fut enseveli avec une hâte indécente dans un des cimetières publics. Ses obsèques eurent lieu un jeudi. Le dimanche suivant, comme à l'ordinaire, le cimetière était rempli de visiteurs, et dans l'après-midi, une profonde agitation fut produite par la déclaration d'un paysan, qui prétendait que, étant assis sur la tombe de l'officier, il avait senti très-distinctement la terre mouvoir, comme des efforts d'un homme qui essayait de venir à la surface. On ne fit pas d'abord grande attention à l'assertion de cet homme; mais sa terreur manifeste et l'obstination qu'il mettait à soutenir son dire produisirent enfin leur effet sur la foule. On se procura des bûches, et la tombe, très-peu profonde, fut en quelques instants assez découverte pour qu'on pût apercevoir la tête de celui qui y était inhumé. Il semblait mort, mais il était presque assis dans le cercueil, dont il avait partiellement soulevé le couvercle par ses efforts désespérés. On le transporta à l'hôpital le plus voisin, et là on put constater la vie, quoique le malheureux fut dans un état d'asphyxie presque complète. Il revint à lui quelques heures après, reconnut ses amis et dit en phrases interrompues ses tortures dans la tombe.

La batterie galvanique me remémore un cas très-connu et très-extraordinaire, où son action rappela à la vie un jeune avoué de Londres, lequel avait été enterré pendant deux jours. Ceci eut lieu en 1831 et produisit une sensation profonde partout où l'on en fit un sujet de conversation.

Le malade, M. Edouard Stapleton, semblait avoir succombé à une fièvre typhoïde, accompagnée de symptômes anormaux qui avaient intéressés ses médecins au plus haut point. Après la mort apparente, ces derniers demandèrent aux parents l'autorisation de faire l'autopsie; mais cette demande ne fut pas accueillie. Comme il arrive souvent dans de pareils cas, les chirurgiens résolurent d'exhumer le corps et de le disséquer en secret en toute liberté. On s'arrangea facilement avec une des nombreuses troupes de violateurs de sépultures qui abondent à Londres, et dans la troisième nuit après les funérailles, le cadavre supposé fut déterré d'une tombe de huit pieds de profondeur et déposé dans l'amphithéâtre d'un hôpital privé.

On avait déjà fait une incision assez considérable dans l'abdomen, lorsque l'apparence de la chair et l'absence de putréfaction du sujet suggérèrent aux opérateurs l'idée d'appliquer la batterie. Plusieurs expériences produisirent les effets ordinaires sans autre symptôme caractéristique qu'une singulière apparence de vie dans l'action convulsive.

Il était tard, le jour allait paraître et les assistants jugèrent le moment venu de procéder sans retard à l'autopsie. Cependant un étudiant voulut appliquer une théorie de son invention et insista pour qu'on appliquât la batterie à un des muscles pectoraux. Une forte décharge eut lieu; on mit rapidement un fil de fer en contact avec l'appareil, et le malade se leva vivement, mais sans convulsion, sur son séant, descendit de l'estrade, jeta autour de lui des regards inquiets et parla. Ce qu'il prononça était inintelligible, mais enfin il prononça des mots; la syllabification était distincte; puis il tomba lourdement.

Pendant quelques instants tout le monde fut paralysé par la peur; mais l'urgence du cas rendit bientôt aux assistants leur présence d'esprit. M. Stapleton était bien vivant, quoique évanoui. L'usage de l'éther le rappela bientôt à ses sens et à la société de ses amis, qui ne furent néanmoins avertis de sa résurrection que lorsque tout danger eut disparu. On conçoit leur stupéfaction, leur joyeux étonnement.

La particularité la plus étonnante de cet incident est contenue dans ce que M. Stapleton affirme lui-même. Il déclare n'avoir jamais été complètement inconscient; il assure que, vaguement et confusément, il vit tout ce qui lui arriva, à partir du moment où ses médecins le proclamèrent mort, jusqu'à celui où il tomba sur le plancher de l'hôpital. "Je vis!" étaient les mots incompréhensibles qu'il avait essayé de prononcer dans cet extrême état.

Il serait facile de multiplier de pareilles histoires, mais je m'arrête, car il n'en est plus besoin pour établir ce fait que des enterrements prématurés ont lieu. Quand nous réfléchissons à l'impuissance des moyens dont nous disposons pour savoir la vérité, nous sommes forcés d'admettre que des enterrements prématurés peuvent arriver fréquemment sans que nous le sachions. C'est à peine si l'on peut, pour une cause quelconque, empêcher sur une partie d'un cimetière sans découvrir des squelettes dans des postures qui suggèrent le plus horrible des soupçons.

FAITS DIVERS.

Un recensement fait, le mois dernier, à Rome, porte le nombre des habitants à 247,497, dont il convient de déduire 3,013 absents. Reste donc 244,483 habitants, qui se divisent en 139,267 individus du sexe masculin et 105,217 de sexe féminin. Il en résulte qu'à Rome le nombre des hommes dépasse de 34,050 le nombre des femmes.

LES RAVAGES DE LA PETITE VÉROLE.—On écrit de Chili que la petite vérole y fait de terribles ravages et que la ville de Lola a été abandonnée.

Le journal de cette ville dit qu'il n'y a pas une rue ni une ruelle qui n'ait été visitée par le terrible fléau, et personne ne pense à le détourner par des moyens hygiéniques.

New-York, 22.—Les détails de la terrible tempête qui s'est déchaînée dernièrement durant cinquante heures sur le Minnesota nous apprennent que plus de deux cent, peut-être trois cents personnes, principalement des chefs de familles, ont perdu la vie.

On continue à trouver tous les jours de nouveaux cadavres d'infortunés qui se sont gelés.

Des milliers de chevaux, bêtes à cornes, etc., ont péri au milieu de la neige qui, en plusieurs endroits, s'élevait au-dessus des toits.

Plusieurs trains ont été enseignés durant plusieurs jours.

LA POSSESSION DE L'IRLANDE.—La Verte Erin est devenue la propriété d'un petit nombre d'individus. Toute sa superficie est

possédée par moins de 20,000 personnes, dont près de 6,000 possèdent moins de cent acres. Le septième du sol est entre les mains de 1,443 propriétaires seulement. Il ne faut donc pas s'étonner si l'île se dépeuple si rapidement de sa classe ouvrière, laquelle ne peut jamais devenir propriétaire du sol, ni même en réalité posséder autre chose qu'une location de quelques acres de terre et d'un abri grossier au toit de chaume.

Une scène des plus touchantes se passait à Paris sur le boulevard Bonne-Nouvelle. C'était le jour de l'an, et chacun s'empresait, devant les petites baraques foraines, à la recherche d'un objet d'étrences à acheter. Perdu dans la foule, un riche Américain, fort connu dans le *high life* parisien, M. S. . . . , promenait sa petite fille, un baby de quatre ans à peine, du nom de Clara. Tout à coup, les petites orphelines de Saint-Vincent-de-Paul, conduites par deux sœurs, défilèrent deux à deux, jetant en passant des regards pleins d'envie sur les étalages chatoyants.

—Papa, fit la petite Américaine, quelles sont ces enfants qui portent un ruban bleu?

Ayant appris que c'était de pauvres filles qui n'avaient plus de famille et pour lesquelles les jours de l'an n'avaient ni bonbons ni cadeaux:

—Alors, papa, continua l'enfant, il faut leur acheter des étrences.

Avec l'agrément des sœurs, M. S. . . . procéda à la distribution.

Et voilà pourquoi les passants s'arrêtaient devant les petites baraques du boulevard Bonne-Nouvelle, pour assister à la joie de toutes ces petites orphelines, qui dévalisaient trois boutiques en un instant.

BULLETIN DES STATISTIQUES.—Le travail d'un journaliste.—La statistique a de curieuses révélations, et sous ce titre: "Les travaux forcés du journalisme," un auteur a fait le détail statistique suivant:

Un journaliste qui écrit une chronique de 200 lignes par jour, en moyenne, pendant 30 ans,—et sans retraite,—reconnaîtra l'exactitude de la statistique suivante:

Par jour.....	200 lignes.
Par mois.....	6,000 "
Par an.....	72,000 "
Pendant 30 ans.....	2,160,000 "

Or, 6,000 lignes par mois donnent un volume, soit 12 volumes par an, 360 volumes au bout de sa carrière; les 2,160,000 lignes composant son bagage littéraire donnent, à 50 lettres la ligne, un chiffre de 108,000,000 de lettres.

En supposant que dix lignes donnent une longueur moyenne de 1 mètre, il a couvert de sa prose une espace de 216,000 mètres, soit 54 lieues de copie, laquelle copie, payée 25 centimes la ligne, offrent un total de 50 francs par jour, 18,000 francs par an, 540,000 pour 30 ans.—*Journal de l'Instruction Publique.*

Londres, 23.—On vient de recevoir en cette ville, la nouvelle d'un terrible désastre maritime qui a eu lieu la nuit dernière dans le canal anglais. Le voilier *Northfleet*, parti de Londres pour l'Australie il y a plusieurs jours et ayant à son bord quatre cent douze passagers, sans compter l'équipage, est venu en collision à minuit avec un vapeur étranger. La secousse a été si forte, que le *Northfleet* a été brisé. Quarante-cinq personnes seulement ont été sauvées.

Le vapeur étranger a ensuite continué sa route, sans s'occuper des malheureux passagers du voilier anglais.

Après la collision la frayeur s'empara des passagers qui ne voulurent pas écouter les ordres des officiers du bord.

L'on croit que si les passagers eussent écouté les officiers, l'on n'aurait pas à déplorer la perte de tant de monde.

On croit que le vaisseau qui est venu en collision avec le *Northfleet* a sombré avant même l'autre vaisseau, et que tout le monde qui était à bord a péri.

L'ASSASSINAT DU JOUR.—Marshall McGruder, joueur de profession, et Clarence Lockwood, ouvrier imprimeur, étaient en pension dans le *boarding house* n. 154, rue Madison, où demeure aussi Miss Annie Brown, à laquelle il paraît que tous deux faisaient la cour. Lockwood, ayant passé dehors la nuit de samedi dernier, trouva, en rentrant le dimanche matin vers 8 heures, Miss Brown en conversation avec McGruder, dans le salon, et prenant un cousin de fauteuil il le jeta en plaisantant sur la jeune fille, avec laquelle il s'était réconcilié la veille après une brouille de quelques jours. McGruder se leva vivement, en ordonnant à Lockwood de cesser ce jeu. Celui-ci répondit à McGruder que ça ne le regardait pas, et en même temps il le frappa au visage. Les deux hommes furent alors séparés par les personnes présentes; Lockwood sortit et au moment où il franchissait la porte, McGruder lui dit: "Je vous tuera demain."

La journée s'écoula sans qu'il fût plus question de l'incident. Le lendemain, lundi, Lockwood, retenu dans sa chambre par une indisposition, ne parut pas au dîner du soir, et McGruder en prenant place à table, fit allusion à son absence en disant qu'il manquait un des convives habituels. Quelques minutes après, il sortit de la table, soi-disant pour se retirer dans sa chambre. Un ami commun des deux héros de cette triste aventure, M. Hammond, se souvenant des menaces de la veille présentit un malheur et suivit McGruder avec l'intention de s'interposer au besoin. En passant devant la chambre de Lockwood, le *gambler* poussa la porte, exhiba un revolver et tira, en visant à la tête de l'imprimeur qui était enfoncé à demi-vêtu dans un fauteuil. Le coup n'ayant pas porté, McGruder abaissa de nouveau son arme, ajusta Lockwood dans le milieu du corps et fit feu une seconde fois. La victime tomba, l'abdomen troué par la balle. Le tout s'était passé si rapidement que M. Hammond, frappé d'horreur, n'avait pas eu le temps d'intervenir. Dès qu'il recouvra un peu de présence d'esprit, il courut dehors pour aller prévenir un policeman.

Après avoir vu tomber son ennemi, McGruder était retourné tranquillement dans la salle à manger et s'était fait servir une tasse de thé qu'il était en train de boire quand un policeman entra, l'arrêta et le conduisit à la station, où il refusa de répondre aux questions habituelles. Avant qu'on l'eût écroué dans une cellule, arriva sa victime, portée sur un brancard. Le blessé, en apercevant l'assassin, lui dit d'une voix faible: "Mac, pourquoi avez-vous fait cela?" McGruder jeta un regard de vengeance satisfaite sur le moribond, puis lui répondit froidement: "Je vous avais promis de vous tuer, et j'ai tenu ma parole; ne l'ai-je pas tenue?"

Lockwood a été transporté dans l'hôpital de Bellevue. Sa condition est à peu près désespérée.

REVUE STRANGÈRE.

FRANCE.

Il est encore question en France de la fusion des pourbons. Les députés légitimistes disent que le comte de Paris visitera dans quelques jours le comte de Chambord. On s'attend à un compromis au sujet du "drapeau blanc." Le comte de Chambord insistera pour que le drapeau blanc soit reconnu comme l'Étendard Royal, mais il consentira à ce que l'armée garde le drapeau tricolore.

C'est la question du jour, l'entrevue du comte de Chambord avec le comte de Paris devant avoir lieu bientôt, on saura, dans quelques jours, ce qu'il faut penser de ce nouveau projet de fusion.

L'incident le plus remarquable des séances de l'Assemblée nationale, la semaine dernière, a été la discussion sur la circulaire du ministre de l'Instruction publique sur les réformes scolaires. On sait que cette circulaire de M. Simon était peu conforme aux idées catholiques. Cependant, cette circulaire a été approuvée malgré l'opposition de la Droite. Voyant la majorité contre eux, les membres de la Droite s'abstinrent de voter afin de détruire le *quorum* nécessaire à la passage d'une loi, mais ils ne réussirent pas.

On rapporte qu'une conférence a eu lieu à Chiselhurst et qu'il a été décidé que l'Impératrice Eugénie et le prince Jérôme-Napoléon seraient les gardiens politiques du Prince Impérial et qu'ils dirigeraient en conséquence les mouvements du parti. Le Prince Impérial ne s'appellera pas Napoléon IV, mais il portera le nom de comte de Pierrepont. Il adopte pour sa devise ces mots: "Force et Patience."

L'Impératrice Eugénie a résolu de laisser bientôt Chiselhurst. Elle établira sa résidence dans quelque autre partie de l'Angleterre.

Finouilly, de Camp et Binault, Communistes condamnés à mort, ont été fusillés de bonne heure, ce matin, dans la plaine de Satory.

Finouilly est mort sans prononcer un mot. Les dernières paroles de de Camp furent: "Je meurs assassiné par les faux témoins par les avocats et par Thiers." Binault est mort en criant: "Vive la République! Vive la Commune."

Une seule volée fut tirée, car tous moururent instantanément. Peu de gens assistaient à l'exécution.

CHILI.

Des avis de Chili disent que la petite vérole fait de grands ravages. La ville de Lola a été abandonnée. Un journal parlant de ce fléau dit que ni une rue, ni une cour, ni une allée n'est sans victimes, et que personne n'a recours aux mesures hygiéniques.

ÉTATS-UNIS.

Pendant la terrible tempête accompagnée de pluie et de neige, qui a sévi pendant 50 heures dans le Minnesota, deux cents, peut-être trois cents personnes ont péri, la plupart des chefs de famille. On continue de trouver tous les jours des cadavres. Des milliers de chevaux et des bestiaux ont péri. Les bancs de neige sont plus hauts que les maisons et bon nombre de convois de chars sont arrêtés pour plusieurs jours.

DEUX AMBASSADEURS.

On sait que la France avait deux ambassadeurs en Italie, l'un M. de Bourgoing, auprès du Pape; l'autre M. Fournier auprès de Victor-Emmanuel; le premier, ami du St. Siège et de sa cause, l'autre plus impie que Renan, ennemi acharné de la religion catholique. Cette dualité si peu homogène ne pouvant manquer de susciter de complications. Pendant que M. de Bourgoing représentait dignement la France catholique, M. Fournier représentait dignement aussi la France impie et intriguait contre M. de Bourgoing. La question de l'*Orénoque* est venue combler la mesure des désagréments qu'on faisait subir à M. de Bourgoing. On sait que l'*Orénoque* a été mis depuis longtemps dans les eaux de Civitta-Vecchia, afin qu'un besoin le St. Père pût s'en servir, mais cela n'est pas du goût des démocrates italiens qui depuis longtemps engageaient le ministère à faire disparaître la frégate. La conséquence fut que le premier jour de l'an, le commandant de l'*Orénoque* reçut des autorités françaises l'ordre d'aller avec ses officiers présenter ses hommages au roi Victor-Emmanuel. M. de Bourgoing, n'ayant pu empêcher la chose, donna sa démission. Le St. Père a remercié vivement le courageux ambassadeur de sa conduite catholique, et il lui a dit lorsqu'ils se sont séparés, que bientôt peut-être, des événements terribles auraient lieu en France et en Italie et qu'il aurait le bonheur de le revoir.

Quelques personnes nous demandent de leur donner la biographie et le portrait de l'illustre M. Pierre Bédard, dont le nom est associé à celui des Papineau dans l'histoire de nos luttes politiques, et qui fut longtemps le plus habile, si non le plus éloquent défenseur de nos droits. Nous avons déjà pensé à faire cette biographie, mais le portrait manque, on ne peut se le procurer. S'il existe quelque part, nous serions obligés à qui nous le dirait.

NOS GRAVURES.

VISITE DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL A MONTMORENCY.

Durant son séjour à Québec, Son Excellence accepta l'invitation du club Stadacona de prendre part à une excursion à Montmorency. C'est jeudi, le 9, qu'eut lieu cette excursion. Elle se composait de soixante voitures; Lord Dufferin, accompagné du major Montizambert, ouvrait la marche. Après une course de deux heures sur le chemin de Beauport, les excursionnistes arrivèrent à la résidence de M. Benson Hall où ils furent reçus magnifiquement. On fit ensuite la visite des chutes, la descente du chemin qui conduit au bas de la chute et qu'on appelle tire-bouchon, tant il est tortueux. Son Excellence fit une glissade qu'il trouva délicieuse et on se lança à sa suite sur la pente du fameux obé. A cinq heures et demie de l'après-midi on retourna à Québec.

LES INONDATIONS DU DANEMARK.

La gravure représente l'île de Falster dans la Baltique, submergée par les flots de la mer. L'inondation fut terrible et fit périr quantité de personnes et d'animaux. On monta dans les étages supérieurs des maisons, quand on vit monter les eaux, mais bientôt tout moyen de salut fut inutile. Les vagues passaient par-dessus les maisons en plusieurs endroits et emportaient tout sur leur passage.



EVARISTE GÉLINAS (CARLE TOM),
DÉCÉDÉ LE 7 JANVIER, 1873.



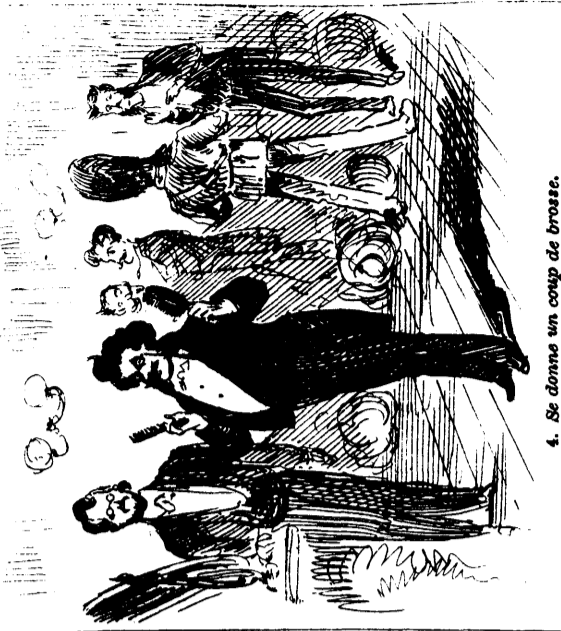
LE LEVER DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL.—L'ENTRÉE DU St. LAWRENCE HALL.



LEURS EXCELLENCES AU SAULT MONTMORENCI.—DESCENTE DE LA COTE EN TRAINEAUX À BOIS DE CORDE.



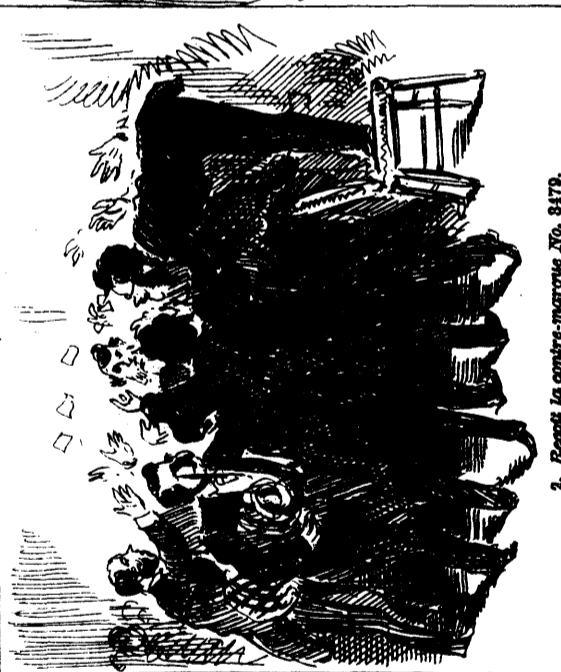
LES INONDATIONS DANS LE DANEMARK.



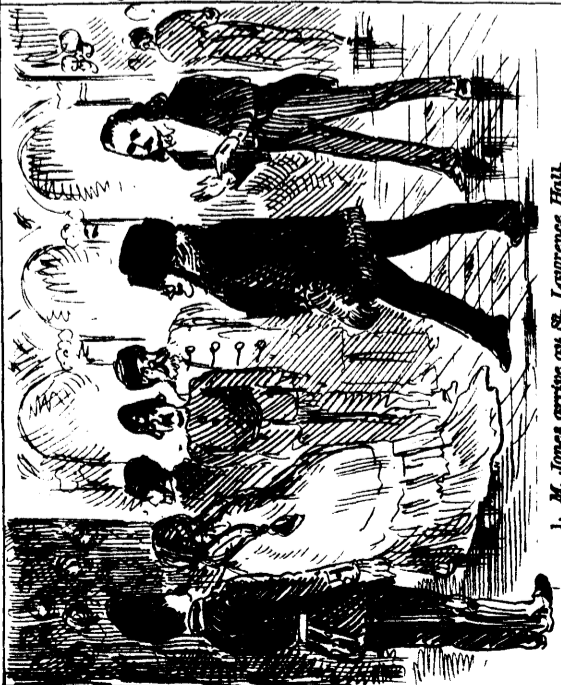
4. Se donne un coup de brosse.



8. Dépose son capot dans un lieu sûr.



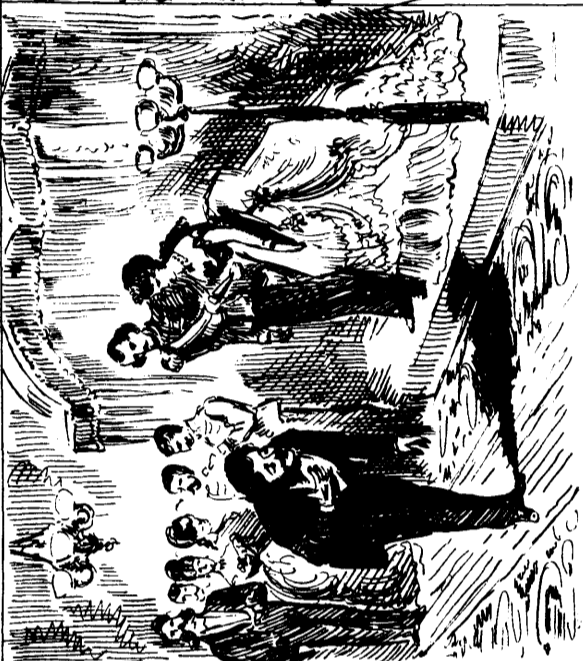
2. Recoit la contre-marque No. 8479.



1. M. Jones arrive au St. Lawrence Hall.



8. Revoient triomphant.



7. Le moment critique.



6. Et tristesse.



5. Devient nerveux.



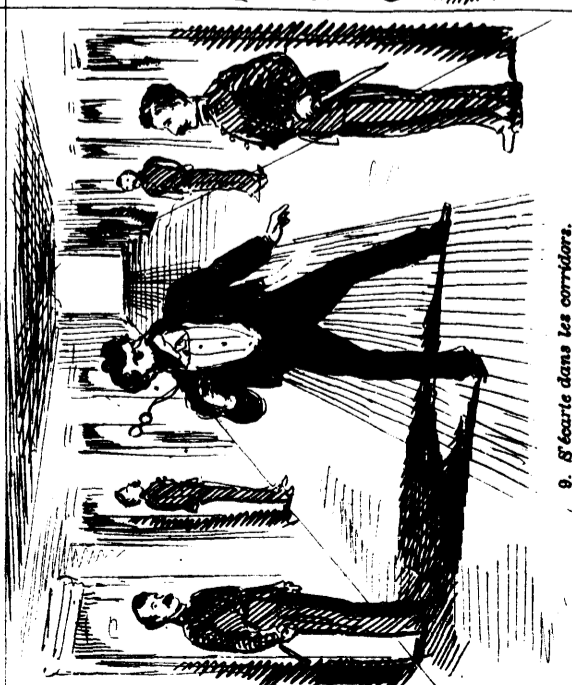
12. Et après tout son nom n'est pas oublié.



11. Fait une légère erreur.



10. Où est le No. 8479 ?



9. S'écarte dans les corridors.

CROQUIS AU LEVER DE LEURS EXCELLENCES.—PAR NOTRE ARTISTE.

AVIS.

Les charades, correspondances, réponses aux charades et autres choses concernant la rédaction doivent être envoyées directement à M. L. O. David, *Opinion Publique*.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 30 JANVIER, 1873

CHAMBRE DE COMMERCE DE LA PUISSANCE.

Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de donner un compte-rendu complet des délibérations de cette Chambre. Toutes les parties de la Confédération y étaient représentées, et les questions les plus importantes y ont été discutées. Comme de toutes ces questions celle du tarif l'emporte à notre point de vue, sur toutes les autres, nous dirons en deux mots ce qu'on a fait à ce sujet.

Ces réunions étant composées, pour la plus grande partie, de marchands importateurs, il n'est pas besoin de dire que le libre-échange y était considérablement représenté. Ces messieurs considèrent toujours la question, au point de vue des besoins du revenu, plutôt que dans l'intérêt de l'industrie, et comme c'est le Bas-Canada, surtout, qui est intéressé à ce qu'on prenne en considération ce dernier point de vue, il n'est pas étonnant que les partisans de la protection rencontrent de si redoutables antagonistes. Cependant, l'opinion publique s'est si fortement prononcée, dans plusieurs parties du pays, en faveur de la protection, qu'on n'a pas voulu la combattre trop ouvertement.

La majorité, après avoir rejeté une proposition en faveur du rétablissement du tarif de 20 pour cent, a fini par adopter un amendement dans lequel on approuvait le principe d'une protection incidente jusqu'à concurrence de 15 pour cent, la permanence du tarif et la taxation des marchandises de luxe, s'il était nécessaire d'augmenter le tarif pour les fins du revenu.

Nous sommes heureux de voir que deux Canadiens-Français, M. Côté, de St-Hyacinthe, et M. Morin, de Montréal, ont représenté avec honneur les intérêts industriels du Bas-Canada.

M. Morin, surtout, a fait un discours remarquable rempli d'idées pratiques et de considérations pleines de justesse sur l'état et les besoins de l'industrie dans ce pays. Il a fait voir que si nous n'étions pas dix fois plus riches, si surtout le peuple émigrerait, c'est parce que nous n'avons pas assez d'esprit d'entreprise et de patriotisme pour développer les immenses ressources industrielles du pays.

Il a cité certaines industries, en particulier, et il a démontré clairement que si elles ne prospéraient pas en Canada, c'est notre faute, c'est parce que nous ne les mettons pas en état de lutter contre les industries étrangères. M. Morin a suggéré deux moyens de protéger ces industries. Il ne veut pas qu'on impose un droit plus élevé que le tarif actuel, sur les fers étrangers, mais il demande que le gouvernement accorde un bonus sur chaque tonne de fonte qui sera extraite des mines du Canada. Quant aux autres industries, il dit qu'on doit les encourager par la protection, en établissant des droits sur les produits étrangers qui peuvent être fabriqués ici.

Nous tâcherons de reproduire ce discours en entier.

L. O. D.

LORD ET LADY DUFFERIN.

On admire la bienveillance avec laquelle Lord et Lady Dufferin se rendent aux invitations qu'ils reçoivent de tous côtés. Il ne se passe pas un jour, sans qu'ils visitent deux ou trois communautés, couvents, collèges, académies, etc., etc., et sans qu'ils augmentent les sympathies du public à leur égard. Leurs Excellences ont un bon mot, un bon sentiment pour toutes les bonnes œuvres, pour toutes les personnes qu'elles voient.

Lord Dufferin ne demande pas à ceux qui font le bien s'ils sont catholiques ou protestants, prêtres ou ministres, il est aussi aimable pour les uns que pour les autres. Au collège des Jésuites, il parle du dévouement des membres de la société de Jésus et des services qu'ils rendent à la cause du bien.

S'élevant au-dessus des banalités officielles comme des préjugés, il exprime dans ses discours, des idées qui prouvent son esprit d'observation, la culture de son intelligence. Par exemple, il a remarqué, qu'en Amérique, les enfants et les jeunes gens ont des allures trop hardies, et donnent, trop souvent, des preuves de mauvaise éducation, alors, il ne manque aucune occasion de signaler ce défaut aux directeurs et professeurs de nos écoles ou collèges, il leur conseille de former leurs élèves au respect et à la modestie.

Ajoutons à cela qu'il reçoit beaucoup, tient des levers et donne des dîners où la société française est largement représentée. Evidemment il ne vient pas ici, comme la plupart de ses prédécesseurs, pour faire des économies à nos dépens; il ne croit pas qu'il suffit d'être lord et avoir une bonne figure pour mériter notre estime et nous faire admirer la noblesse anglaise.

C'est une faveur, comme nous l'avons déjà dit, que l'Angleterre a voulu nous faire, en nous envoyant Lord Dufferin, et nous croyons que, cette fois, nous n'aurions pas raison de dire: *Timeo Danaos etiam dona ferentes.*

ÇA ET LÀ.

UNE AFFAIRE ÉMOUVANTE.

M. Edouard Barnard, agent d'immigration, comparait, jeudi dernier, devant la Cour du Recorder, accusé d'assaut et batterie sur la personne de M. C. E. Belle, autre agent d'immigration. Il fut prouvé que M. Barnard étant entré, la veille, au bureau de M. Belle, avait demandé à ce monsieur s'il était vrai qu'il avait voulu empêcher une femme belge, du nom de Vancaster, d'aller demeurer chez M. Edmund Barnard, frère de M. Edouard, en disant que la famille Barnard était de la crapule. M. Belle ayant refusé de répondre, M. Barnard l'avait frappé, une lutte s'en était suivie, et M. Belle avait mordu M. Barnard au doigt.

Mais alors apparaît le sergent Lafon qui était enfermé dans l'appartement voisin avec la femme Vancaster et son mari. Il sépare les combattants et demande à M. Belle s'il veut faire arrêter M. Barnard. Après avoir hésité, un instant, M. Belle répond dans l'affirmative. Sur ce, M. Lafon dit à M. Barnard qu'il le constituait son prisonnier, et tirant de sa poche une "menotte" il juge à propos de la lui passer autour des mains.

M. Barnard comparut donc devant le Recorder et fut condamné à \$10 d'amende et les frais.

Mais ce qui préoccupe si vivement l'opinion publique, aujourd'hui, ce n'est plus ce procès, mais des faits étranges qu'il a révélés. On s'est demandé pourquoi le sergent Lafon se trouvait, lors de l'incident en question, enfermé avec la femme Vancaster et son mari chez M. Belle.

Voici ce qui a transpiré, à ce sujet; nous reproduisons du *Nouveau-Monde*:

Depuis assez longtemps, des plaintes avaient été portées par des immigrants et des immigrantes contre la conduite de M. Belle à leur égard. Il paraît que ce fonctionnaire n'hésitait point à abuser de sa position pour faire à des personnes étrangères et sans protection, attirées ici par le gouvernement, des propositions de la nature la plus perverse. Enfin, ces murmures prirent une forme définie. Des affidavits furent faits et transmis au gouvernement de Québec qui, parait-il, ordonna une enquête et chargea M. Lesage de la faire.

M. Belle, alarmé fit tous les efforts pour faire retirer les accusations par ceux qui les avaient portées. Il obtint le concours du chef de police qui mit à son service la force placée sous sa direction, et spécialement l'agent de recherche Lafon.

Parmi les personnes qui avaient porté plainte contre M. Belle se trouvait une madame Vancaster, belge, amenée depuis quelques mois au Canada et dont le mari faisait partie de la force de police. Des instances furent faites auprès de lui pour l'engager à obliger sa femme à rétracter son accusation. Sur son refus de se prêter à une telle manœuvre, il fut sommairement renvoyé de la force de police.

C'est vers ce temps que madame Vancaster, qui était convenue d'entrer en service chez M. Edmund Barnard, avocat, vint trouver M. Barnard, l'agent d'immigration et lui apprit que M. Belle l'avait dissuadée d'aller chez son frère parce que les "Barnard étaient de la crapule." Elle se dit prête à répéter la chose en face de M. Belle. Il fut convenu qu'elle se rendrait à son bureau et que M. Barnard l'y rejoindrait avec un ami.

Chose singulière, quand M. Barnard arriva, Lafon était rendu qui travaillait encore à persuader à madame Vancaster de rétracter son affidavit. On sait ce qui suivit et le dénouement en Cour de Police de l'altercation qui eut lieu.

Maintenant, le chef de police et le sergent Lafon prétendent, pour justifier leur conduite, que les Vancaster sont des imposteurs et que M. Belle est victime d'une conspiration.

M. Belle invite le public à ne pas se préjuger avant que l'enquête instituée par le gouvernement ait fait connaître la vérité. Cette enquête est faite, à Québec, par M. Lesage. En attendant, les commentaires font leur chemin et l'opinion publique se prononce fortement contre la conduite de M. Belle, du chef de police et du sergent Lafon. Les amateurs de scandales s'en donnent.

LE PROCÈS MATHIEU-LAFLAMME.

En voilà une autre affaire, moins scandaleuse que l'autre, mais plus amusante.

C'est un dentiste de Montréal, avantageusement connu dans cette ville, qui poursuit une riche héritière, une demoiselle Laflamme de St. Antoine, pour rupture de promesses matrimoniales.

Il paraît que cette demoiselle n'est pas très-particulière sur ces sortes de promesses et que, plus d'une fois, elle a fait faux bond à ses amants.

Le docteur, qui a de l'expérience, s'était bien promis d'être plus heureux que ses prédécesseurs, de ne pas faire, comme eux, fausse amorce. Aussi, lorsqu'une fois elle eut dit le mot de la situation—Oui—il hâta les préparatifs et ne négligea rien pour prévenir tout malheur. Mais l'infidèle ne connaît rien à son épreuve. Un bon jour, elle apprit au docteur qu'il n'avait pas besoin de tant se presser, qu'elle avait changé d'idée. Et lorsque son fiancé lui demanda la raison de ce changement, elle lui répondit qu'elle en aimait un autre.

A ces paroles, le docteur sent la jalousie pénétrer dans son âme; il veut connaître son rival, il insiste. Alors la jeune fille ou plutôt la demoiselle, car elle a 27 ans, lui répond:—cet autre que j'aime, c'est le bon Dieu.

Elle croyait que cet aveu désarmerait son amant et que

celui-ci se retirerait résigné devant ce divin rival. Mais, non, l'amant délaissé n'est pas homme à se laisser ridiculiser sans mot dire. "Vengeons-nous, dit-il, et faisons retomber sur l'inconstante une partie du ridicule qu'elle a jeté sur moi."

Il alla trouver de bons avocats qui lui dirent qu'il y avait matière à poursuite pour dommages, et l'action fut prise et elle aura été plaidée, lorsque notre journal paraîtra. Déjà, les témoins arrivent de tous côtés; quel procès amusant! Tous les amants délaissés y viendront, tour-à-tour, déposer contre la défenderesse, raconter leur lamentable histoire: il y en a déjà un plein char d'arrivés. On croit qu'ils paraîtront en habits de deuil, afin d'attendrir les jurés en faveur de leur compagnon d'infortune.

DISCOURS DU RÉVÉREND M. RAYMOND.

La critique du *Nouveau Monde* a donné beaucoup de vogue à ce discours qui mérite d'ailleurs d'être lu, comme tous les écrits de M. Raymond.

M. le Supérieur du collège de St. Hyacinthe est un des prêtres qui ont le plus écrit dans ce pays en faveur de la cause catholique, et comme il le dit lui-même, jamais personne n'a songé à attaquer la pureté de ses doctrines.

M. Raymond s'est vu avec surprise accusé de gallicanisme; il se croyait du nombre des rares mortels que cette lèpre avait épargnés; il s'est trompé.

Beaucoup se consoleront de leurs erreurs en songeant que ce prêtre distingué, dont on disait tant de bien, vivait, lui aussi, sans le savoir, dans les ténèbres du gallicanisme.

Ce qui surprend M. Raymond, surtout, c'est qu'il soit si coupable pour avoir simplement constaté un fait, pour avoir dit ce qu'on dit à Rome, comme partout ailleurs, que dans aucun pays du monde les droits de l'Eglise sont plus respectés, et que nous aurions tort de compromettre ce que nous avons, en soulevant des préjugés et des discussions violentes, à propos de rien.

L'assertion de M. Raymond que le libéralisme et les erreurs, condamnées dans le Syllabus, n'existent pas dans ce pays ou du moins n'y sont pas approuvées et professées publiquement, a nécessairement déplu au *Nouveau Monde*, et de là une discussion où des deux côtés on s'est tenu sur la réserve et dans la vague. Lorsque les discutants, s'entendant sur les principes, ne diffèrent que dans l'opportunité de l'application de ces principes, la discussion ne peut-être ni très longue ni très intéressante.

M. Rodolphe Laflamme, avocat de Montréal, et membre pour le comté Jacques Cartier, vient d'acheter la magnifique propriété de M. Drolet, au coin des rues Lagauchetière et Berri, au prix de \$12,000. Il en a acheté une autre sur le carré Chaboilleux qu'il a payée \$11,000 argent comptant. Les gens timorés voyant un avocat faire de pareilles acquisitions, ouvriraient grands les yeux et demandaient si la poule noire n'était pas pour quelque chose dans cette affaire. Il paraît que non, pourtant; M. Laflamme doit cela à sa mine. Avec une mine comme celle-là on fait son chemin, malgré qu'on soit avocat. Il a eu, comme M. Huntington, son associé dans la profession, le bonheur de réaliser des bénéfices considérables sur les mines de cuivre de Chester. S'il faut que les avocats deviennent riches, en Canada la fin des temps n'est pas loin.

L. O. DAVID.

RUMEURS POLITIQUES ET JUDICIAIRES.

(De la *Gazette de Joliette* du 20 janvier.)

D'ici à quelques mois, plusieurs nominations importantes seront faites dans notre province et dans la Puissance. Le cabinet et le banc verront ces changements. Plusieurs journaux ont donné dans le temps certaines rumeurs; nous publions à notre tour les informations que nous avons recueillies.

Cinq nouveaux juges seront nommés dans notre province: pour Joliette, Arthabaska, Beauharnois, Iberville et Québec. On mentionne les noms suivants: Hon. T. K. Ramsay,—déjà juge-assistant,—pour Iberville, M. Hemming, pour Arthabaska, l'hon. M. Ouimet, pour Beauharnois et l'hon. Olivier, pour Joliette.

Ces deux dernières nominations causeraient deux vacances, une dans le cabinet local et une autre au Sénat. L'hon. M. Irvine remplirait la première, et serait remplacé par M. Gérin ou Chapeau. L'autre vacance—la place de Sénateur pour la Division de Lanaudière—serait remplie par un homme de ce comté—un citoyen, dont la Division porte le nom, M. C. G. DeLanaudière. On sait qu'actuellement le Sénateur et le Conseiller Législatif pour ce collège électoral sont de Berthier.

Outre les changements déjà annoncés qui font entrer MM. Archibald et McDougall dans le cabinet fédéral, la santé périlante de M. Cartier va nécessiter une reconstruction ministérielle dans l'élément canadien-français. M. Langevin deviendrait chef des Bas-Canadiens; M. Chapais serait remplacé par M. Blanchet, et l'hon. Ls. Archambault aurait un portefeuille à Ottawa. Si ce monsieur passait du cabinet local au ministère fédéral, l'hon. J. J. Ross entrerait à l'Exécutif pour représenter le Conseil Législatif dans le gouvernement provincial. La place d'Orateur de la Chambre de Québec devenant vacante par l'entrée de M. Blanchet au gouvernement d'Ottawa serait offerte à M. Bellerose ou Fortin.

Une autre combinaison assigne à M. Baby une place de juge pour ce district. Il est juste que le district de Joliette fournisse son contingent d'hommes publics. Nous endossons cette nouvelle avec confiance et nous verrions cette nomination avec plaisir.

PROMOTION.

Le Times d'Ottawa félicite le gouvernement d'avoir observé le principe de la promotion en donnant la place de Greffier de la Chambre des Communes à M. Patrick. Il ajoute qu'on sera conséquent jusqu'au bout en remplaçant M. Patrick par le plus ancien employé canadien-français du même département. Ce vieil employé, dont il parle, est M. J. P. Leprohon qui compte vingt-huit années de service.

Si l'on en croit une lettre publiée dans les journaux américains par un individu qui signe "Chimiste," l'incendie de Boston ne serait pas accidentel, mais l'œuvre du communisme. Il dit que si le capital ne se décide pas à devenir le coopérateur du travail, au lieu d'être son tyran, on verra bientôt d'autres conflagrations plus terribles que celles de Boston.

Le correspondant ajoute :

" Nous sommes pour la plupart des étrangers, mais votre terre nous a plu, nous en avons fait la nôtre, et c'est ici que nous livrerons les premières batailles. Nos frères d'Europe coopéreront avec nous au temps voulu. Notre chimiste est plus grand que Prométhée, car il nous a donné un feu plus puissant. Faites tous vos efforts pour aider la cause de la coopération. Apprenez au capitaliste que sa sécurité exige qu'il reconnaisse les droits du travail; apprenez-lui la justice et l'équité. Il les apprendra bientôt sur les cendres de sa fortune s'il ne les apprend pas avant. Notre intention est de vous prévenir quelques jours à l'avance du prochain incendie. Nous ne nommerons pas de lieu. Mais quand il éclatera, nous ferons ceci pour vous: nous vous révélerons quelques faits remarquables qui ne sont probablement connus de personne autre.

LE NAUFRAGE DU GERMANY, VAISSEAU CANADIEN.

Nous trouvons dans le Courrier de la Rochelle les détails suivants sur la terrible catastrophe dont le télégraphe nous avait apporté la nouvelle :

Dimanche soir à huit heures et demie, le patron Tristan (Joseph), pêcheur de l'île de Groix, arrivait à la Rochelle, ayant à son bord une centaine de personnes. Le bruit d'un sinistre maritime se répandit immédiatement dans notre ville; et c'est au milieu d'une foule nombreuse que les naufragés débarquèrent. C'était un douloureux spectacle. Les vêtements en lambeaux, mouillés et raidis par l'eau de mer, ces malheureux, épuisés de fatigue, pouvaient à peine marcher. Dans le triste cortège, on remarquait quelques femmes dont le visage pâle et contracté portait encore la trace des terribles angoisses contre lesquelles elles avaient eu à lutter.

Le terrible drame s'est produit à l'entrée de la Gironde. Le magnifique steamer anglais Germany, capitaine Trocks, de la ligne Allan, était parti de Liverpool le 18 courant au soir pour Poillac, ayant à bord un pilote de la Gironde, afin d'éviter du retard dans son entrée en rivière. Samedi, 21 décembre, à 8 heures du soir, il venait se jeter en travers de la pointe de la Coubre, où il se brisa complètement.

Les canots furent défoncés par la mer; aussi était-il impossible de quitter le navire.

Lorsque le jour parut, on reconnut que l'un des canots, quoique en très mauvais état, pouvait encore être utilisé; il fut amené et l'on se dirigea vers la terre. C'est alors que le canot rencontra la barque de pêche J. T., patron Joseph Tristan, de l'île de Groix, et revint à bord du steamer en même temps que le canot du feu flottant.

Quelques instants après l'échouement du Germany, la mer déferlait avec tant de violence que le navire fut rempli d'eau; c'est alors que la vie de tous fut dans le plus grand danger; il faisait nuit; le bâtiment se démolissait peu à peu, et il devenait impossible de se tenir sur le pont, balayé de l'arrière à l'avant par des lames furieuses.

A huit heures trente, le grand mât est tombé. Une demi-heure après, le mât d'artimon tombait aussi, emportant avec lui sept malheureux qui s'étaient réfugiés dans les agrès. Ce fut un horrible moment pour ceux qui étaient encore cramponnés aux épaves; ils entendaient des craquements sinistres; le Germany s'en allait pièce par pièce, et çà et là, dans la nuit, des cris désespérés, des appels déchirants, auxquels on ne pouvait répondre, des amis emportés par la mer auxquels on ne pouvait porter secours.

Les lames qui balayaient continuellement le navire enlevèrent quelques personnes. Une même vague entraîna une pauvre mère de famille et ses quatre enfants. Vers cinq heures du matin, une jeune fille de dix-huit ans, qui avait passé la nuit sur l'avant du navire et que le désespoir affolait, voulut se rendre sur la passerelle. Renversée par une lame, malgré les secours d'un officier, elle fut bientôt projetée avec violence sur les parois du navire et écrasée. Son agonie fut horrible. Ses cris glaçaient d'épouvante ses compagnons.

Lorsque le jour parut, le premier voyage fait du steamer à bord du bateau de pêche fut un désastre. Ces pauvres malheureux, fous de désespoir et de douleur, se précipitaient dans l'embarcation; aussi leurs mouvements brusques la firent-ils remplir et six d'entre eux se noyèrent.

En quittant le navire, on dut abandonner, enveloppé dans une couverture, le cadavre d'un petit enfant de 7 mois mort dans les bras de son père pendant cette affreuse nuit.

Le Germany était un magnifique steamer, ayant plus de 2,075 tonneaux de jauge. Il avait à son bord, au départ de Liverpool, 127 personnes, dont 98 faisaient partie de l'équipage et 29 passagers; 13 passagers et 13 hommes de l'équipage ont disparu.

TABLEAU DES PÈRES DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DU VATICAN.—M. Desmarais, artiste photographe, vient de mettre en vente à ses ateliers, Quarré Chaboillez, en cette ville, ce Tableau qui contient une collection complète et authentique de tous les vénérables Prélats qui ont assisté au dernier Concile Œcuménique. Cette collection qui comprend 731 portraits rendus avec fidélité et une perfection étonnante, est en deux tableaux. Prix des deux, \$5.00.

M. Desmarais a encore quelques exemplaires du tableau contenant les photographies de tous les membres du clergé catholique du Diocèse de Montréal. Prix \$3.00. Ces deux collections précieuses devraient se trouver dans toutes les familles catholiques du pays.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

Dans le cas où M. Rhéaume, M. P., serait nommé au bureau de tenure seigneuriale, il y aura trois candidats dans Québec-Est: MM. Langelier, Côté et P. Huot.

Le Mail de Toronto annonce que l'hon. M. C. Cameron a été choisi comme chef de l'opposition dans le Parlement local d'Ontario, au commencement de la présente session.

M. Patrick, assistant-greffier de la Chambre des Communes vient d'être nommé greffier, à la place de M. Lindsay, décédé il y a quelques mois.

Nous lisons dans le Pionnier de Sherbrooke: " La bénédiction du nouveau collège d'Arthabaskaville a eu lieu jeudi de la semaine dernière. M. l'administrateur du diocèse, en l'absence de Mgr. des Trois-Rivières à Rome, présidait à la cérémonie. Il a aussi prononcé un éloquent sermon de circonstance, sur l'éducation. La fête a été splendide."

On lit dans le Courrier du Canada: " Notre excellent artiste, M. Eugène Hamel, est actuellement occupé à peindre les portraits de tous les évêques de Québec, depuis Mgr. de Laval jusqu'à Mgr. Taschereau. M. Hamel est décidément un portraitiste distingué: ses derniers travaux dans ce genre sont on ne peut mieux réussis. Il tient le pinceau avec la sûreté d'un artiste consommé, et ses moindres ébauches dénotent une connaissance approfondie du dessin et un talent nourri de fortes études."

Dimanche, le 20 janvier, un pénible accident est arrivé dans la paroisse de Ste. Perpétue. Une mère avait laissé un instant ses enfants pour aller chez le voisin.

A peine était-elle sortie que l'aînée, une petite fille âgée de 4 ans, prit fantaisie de jouer avec le feu. Elle ouvrit la porte du poêle, et se mit en frais d'allumer le feu. Des charbons ardents tombèrent sur ses vêtements et y mirent le feu. La petite fille douée d'une grande intelligence courut au sceau et chercha à éteindre les flammes qui la consumaient. Malheureusement elle ne put réussir. Alors elle se précipita dehors pour courir au-devant de sa mère.

Celle-ci qui n'avait été absente qu'un instant, l'aperçut qui se débattait dans la neige. Elle courut vers elle, mais qu'elle ne fut pas sa surprise et en même temps sa douleur de trouver son enfant couverte de brûlures. Elle l'emporta aussitôt à la maison et lui prodigua tous les soins qui furent inutiles: car cinq heures après l'enfant était mort. Le nom de la pauvre victime de cet accident, est Marie Marcotte.

Le Coroner a tenu une enquête et le verdict a été en conformité des faits.—Journal des Trois-Rivières.

Les nombreux amis de M. Pominville apprendront avec plaisir qu'il se porte beaucoup mieux, et que ses médecins pensent qu'il pourra sortir dans quelques jours.

On lisait dans la Minerve: " Il est rumeur dans les cercles assez bien informés que l'Archevêque de Québec aurait laissé Rome en route pour le Canada, le but de son voyage ayant eu un plein succès.

Le Nouveau-Monde reproduit cet entre-filet et ajoute: " Il est une autre rumeur également vraie, c'est que l'Archevêque de Québec ne voulant pas rencontrer Mgr. Lafèche à Rome, s'est hâté de revenir en Canada.

UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS.—A propos des dernières fêtes. Par Charles Lépine. C'est une brochure publiée à Montréal sur la question religieuse. C'est une suite de lettres adressées au révérend Père J. V. G. P. dans lesquelles l'auteur critique vertement le Nouveau-Monde, le sermon du Père Braun, et dénonce ceux qui n'ont vu dans les noces d'or qu'une occasion de satisfaire leurs rancunes ou leur esprit de parti.

UN BRAVE CANADIEN.—On nous a fait remarquer, que nous n'avions pas mentionné le témoignage que l'honorable ministre de la marine et des pêcheries, a rendu récemment de la belle conduite d'un de nos compatriotes, M. Damase Babin, fils de Saint-Jean-Port-Joli. Nos lecteurs se rappellent que de bonne heure, l'automne dernier, l'hiver foudit sur nous avec une grande rigueur et soudainement, et qu'en un clin d'œil le fleuve se couvrit de glaces. Plusieurs navires attardés se trouvèrent exposés ainsi à un grand danger, et la plupart ne purent arriver jusqu'à l'Océan. Nous avons dans le temps, publié les tristes épisodes de ces désastres et les misères auxquelles furent exposés certains équipages. C'est dans ces occasions que le jeune Babin fit preuve du dévouement que notre ministre de la marine vient de récompenser. C'était le 30 novembre 1871, deux navires l'Alma et le Viola étaient enveloppés par un champ de glaces impénétrables et les équipages étaient voués à une mort certaine. Le jeune Babin ne comptant que sur son courage, organisa le sauvetage, et eut le bonheur de sauver tous ces malheureux à demi morts de froid et de misère. Cet acte d'héroïsme était accompli en présence de plusieurs dont la présence était un encouragement pour affronter des dangers réels, l'hon. M. Smith, qui ne laisse jamais de tels actes sans récompense lui a spontanément fait don d'une magnifique lunette marine.—Journal de Québec.

On croyait depuis longtemps le Philodonte disparu, et les femmes éplorées, les amoureux au désespoir, les gourmets à moitié édentés, ne savaient plus comment ouvrir la bouche. Le Philodonte n'était plus, et avec lui avait fui le sourire émaillé, le rire aux blanches dents. Mais le Philodonte est comme le Phoenix, il renaît de ces cendres. Il reparait comme toutes les belles choses, plus florissant, plus indispensable que jamais. O vous, jeunes femmes qui n'osiez plus rire de peur de montrer la décadence de cette rangée de perles que vous avait faites le Philodonte, vous gastronomes intrépides, qui n'aviez plus confiance dans la dureté de vos canines, rassurez-vous, le Philodonte vous revient comme un ami sûr: il va de nouveau caresser vos genives impatientes, et vous prodiguer ses parfums.

Le voilà, le voilà, demandez-le, il est à vous, désormais inépuisable, rien ne l'arrêtera dans la voie brillante que lui a faite la renommée.

Retournez-le demander aux mille pharmaciens qui se désolaient de ne plus le voir sur leurs tablettes, et vous le retrouverez où il était jadis, partout, le même compagnon indispensable, le meilleur ami des dents, car tel est son nom, et nul mieux que lui n'a su le mériter.

Québec, 13 décembre 1872.

SONNET SUR LE "CHARDON."

Mot de la dernière énigme de mon ami E. B. de St. Aubin. OTTAWA, 31 Déc. 1872.

Le mot de ton rébus, mon cher de St. Aubin, C'est le nom d'une plante en horreur, au jardin Comme au champ. Elle croît, toujours sans qu'on l'arrose, Partout ne croît rien où comme on croît quelque chose.

Tout aussi chère au ciel que le lis, le jasmin, Elle a les soins de Dieu, Dieu seul y met la main;—

L'abeille aime sa fleur et mollement s'y pose; Son suc est plus sucré que celui de la rose.

Le chardon [c'est ton mot] n'est point à mépriser: La faim d'un animal il peut vite apaiser. . . . Et puis, aux vieux pays, le bonnetier l'emploie.

Seul, le chardon du cœur, qui fait que l'homme ploie Comme un faible roseau, serait à dédaigner, Si l'on ne disait point: J'ai le ciel à gagner.

J. A. BELANGER.

CHARADES PROPOSÉES.

CHARADE No. 69.

Le chasseur, le soldat embouchent mon premier Quand ils ont tué le gibier. [En guerre, le gibier hélas! ce sont des hommes; O cruels tueurs que nous sommes!]

Quant à mon second C'est le nom D'un très-grand fleuve de Russie; [Ma charade, après tout, est assez réussie.]

Quant Sa Majesté le Sultan Se lève triste et mécontent, Il avise un seigneur, un prince, Un Turc, bien entendu, chef de quelque province, Et lui mande ou lui dit: "Tiens, voici mon entier;" "Prenez-le, cher seigneur, pour vous bien étrangler;" "C'est notre bon plaisir et votre récompense." "Et Honni soit qui mal y pense!"

E. B. DE ST. AUBIN, Ottawa.

CHARADE No. 70.

Mon premier comme syllabe se double dans: papa; Mon second, toujours vert, naquit au Canada, Mon troisième, beau liquide transparent, Arrose la rive aimée de mon cher St. Laurent. Pour chanter mon entier et ses nobles aïeux, Les muses canadiennes Des harpes éoliennes

Ont souvent emprunté les sons harmonieux. Grand citoyen, grand génie, grand orateur, Pour sa belle patrie, il lutte avec ardeur. De la plus sainte des causes noble champion; Il brave le courroux de l'attière Albion.

Aussi, la postérité Lègue à l'immortalité Ce grand nom si respecté, Que déjà vous avez deviné.

Dlle Ph. V.

CHARADE No. 71.

Mon premier du malheur est la triste moitié; Mon second du marin est souvent désiré; Mon entier du touriste est toujours recherché.

A. G.

CHARADE No. 72.

Mon premier, ami lecteur, Est fort connu du casuiste, Du médecin, du légiste; Mon second, sur le marché, Est souvent très recherché; Et puis encor maint nautonnier Le voit venir sans sourcilier. Enfin mon tout est Canadien Et très habile écrivain.

A. G.

Les réponses aux charades et énigmes publiées dans notre avant-dernier numéro sont les suivantes :

No. 61, Boudé; 62, Lajoie; 63, Maisonneste; 64, Dents; 65, Chou-fleur; 66, Théâtre ou bal; 67, Soupape; 68, Charade.—Pour que cette charade fut bonne il faudrait que la première syllabe s'écrivit avec un T; nous nous considérons comme bonne la réponse "Château" envoyée par plusieurs personnes.

Les personnes qui ont envoyé les bonnes réponses sont les suivantes :

Dne G. Madore, et Dlle Joséphine, de Rigaud; Dlls Isala, Angéline et Ida, de Lachine; Dlle Joséphine, de Vaudreuil; Dlle Marie-Louise St. Louis; Mess. P. D., de Vaudreuil; Ls. Vaudreuil, Joseph Girard et L. N. Éloement, de Montréal; Dlle Azélie Lussier, de Verchères; M. G. H. B., de Vaudreuil; quinqu'au de Montréal qui a dû vouloir signer "Poucet"; R. S. C., Trois-Rivières; M. Max. Lemay, de Lotbinière; Fr. Verrier, de la Pointe Claire; Mme de St. Chérche; Un abonné de la rue du Palais, Québec; Dame Z. Dubéau, Dlle Mathilde Lemelin et M. Vincent Casseau, de Québec; Dlle Anais, St. Louis de Kamouraska; Joseph Labelle, de Montréal; Adéline Girard, de St. Gervais; J. R. Belleau, de la Rivière-Quéule; Dame L. M., de New York; Dame O. Martin, de Métis; Dame F. X. Couillard, de Rimouski; A. L., de St. Eustache; Dame Dr. G. Archambault, de Wonsooket; Dlls. Delphine et Malvina, de Québec; Dlle. Sarah, de Montréal; Dame V. T., de K.; Chs. E. Masson, de Ste. Anne du Nord; Dame L. B. P., d'Ottawa; M. Chs. A. Arn. G., Rivière-Quéule; Dame Jutras, de South Durham; Dame J. C., Éboulements; Ed. A., Québec; H. B., de St. Hugues; Dame Elmire F., de Terrebonne; Z. C. Miquelon de St. Camille; A. Lamy; A. Dufort, Cap Vincent.

ENIGMES DE M. BIBAUD.

Réponses par M. Miquelon: 1ère. Le jour et la nuit; 2de. Point. Réponse par Jose: 1ère. Le jour et la nuit; 2de. Un pensum. Ceci regarde M. Meunier.

Les charades, correspondances, réponses aux charades et autres choses concernant la rédaction doivent être envoyées directement à M. L. O. David, Opinion Publique.

L'intelligence est-elle une substance pondérable ou impondérable; une essence, vapeur, ou quelque chose d'indescriptible, qui ne peut être saisi, touché ou retenu?

L'homme pense, étudie, invente, se fatigue, l'esprit par l'excès du travail et perd sa raison; il se repose, devient calme, fait usage de restaurateurs et se remet de nouveau au travail.

Quand on réfléchit qu'il y a un remède qui peut soutenir l'intelligence et que des esprits faibles sont devenus forts par l'usage du sirop composé d'Hypophosphite de Fellows, nous ne pouvons conclure autre chose que la puissance subtile de l'esprit est véritablement une matière pondérable, par le fait que des ingrédients sont donnés qui lui communiquent de la vitalité. Les personnes fortement adonnées à l'étude devraient faire usage de ce sirop.

Les annonces de mariages, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGES.

En cette ville, le 15 courant, par le Rév. Messire Lavallée, curé de St. Vincent de Paul, M. Alfred David Lacroix, Principal de l'Académie Ste. Marie, à Dlle. Marie Alida Poupard, seconde fille de Joseph Poupard, écr.

En cette ville, le 15 courant, à l'église St. Jacques, par le Rév. Messire Sentenne, Pierre-Casimir Duranseau, Not., avocat, de Beauharnois, conduisait à l'autel, Dlle. Marie-Rose-Diana-Aurélié Gagetan, de Montréal.

A Holyoke, Mass., 13 courant, par le Rév. M. Dufresne, curé du lieu, M. Daniel Proulx, à Dlle. Caroline Audette dite Lapointe. L'heureux couple partirent après la bénédiction nuptiale pour Boston. Le garçon d'honneur était William Proulx, commis de Springfield, avec Dlle. Démirise Audette dite Lapointe.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

II.—LE RAPPORT.

Denis Poulailler réunissait en lui toutes les conditions requises pour devenir un bandit modèle. Audace, résolution, sang-froid, rien ne lui manquait. Nous savons, de plus, qu'il n'avait point de préjugés et que sa conscience était élastique. Il venait donc d'embrasser, sous la conduite du major, la carrière qui convenait le mieux à une nature comme la sienne, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il se distingua dès ses premiers pas dans cette carrière. Passons rapidement sur un intervalle de quelques mois, afin d'arriver plus vite à des faits d'un plus grand intérêt. Denis était devenu en quelque sorte le favori et le confident du major, qui ne manquait jamais de le consulter avant d'entreprendre une expédition. Cette confiance et cet attachement du capitaine rendaient Poulailler lieutenant de fait, mais il ne l'était pas de droit. Karl portait le titre de lieutenant et touchait sa double part du butin. Denis, quoique son influence sur le major fût presque sans bornes, n'était considéré que comme un simple membre de la troupe. Cet état de choses mécontentait également Karl et Denis. Le premier, parce qu'il se voyait dépossédé complètement de sa supériorité morale et de son autorité. Le second, parce que sa cupidité s'irritait des avantages pécuniaires accordés au lieutenant. De là, une haine profonde entre ces deux hommes, haine d'autant plus terrible qu'elle était plus sourde et ne se manifestait par aucun éclat. Un soir, à table, le lieutenant Karl, emporté par l'ivresse, insulta Denis, pour ainsi dire sans prétexte, et lui jeta à la tête un gobelet rempli de vin. Denis évita le coup; mais, rendu furieux par cette brutale agression, il se précipita, un couteau à la main, sur Karl. Le major fit un signe, et plusieurs hommes séparèrent les deux adversaires. —Major! s'écria Denis—pourquoi m'empêcher de me venger?... L'insulte que j'ai reçue est mortelle et veut du sang!... —Elle en aura,—repartit le chef avec le plus grand sang-froid. —Alors, ordonnez qu'on nous laisse libres! —Vous le serez dans un instant. —Pourquoi pas tout de suite? —Parce que, entre gens d'honneur, il doit y avoir un combat et non pas une boucherie.... On va vous donner des épées, et vous vous mesurerez loyalement.... —A la bonne heure!—répondit Denis. Ce qui fut dit fut fait. Un homme de la bande alla chercher deux de ces longues et lourdes épées de forme antique, dont aujourd'hui encore les étudiants allemands se servent pour vider leurs querelles. Karl, malgré son incontestable courage, était plus pâle qu'à l'ordinaire. Chacun des adversaires prit une de ces armes. Le duel commença. Il fut court. A la deuxième passe, Denis clouait le lieutenant contre la muraille comme un gigantesque oiseau de nuit. Karl vomit le sang, tordit ses membres, et expira sans pousser un soupir et sans prononcer une parole. —Bien touché, mon fils!—s'écria le major en s'adressant à Denis,—te voilà lieutenant!... Ce fut toute l'oraison funèbre de Karl, dont le corps fut emporté sur le champ. On lava la muraille ensanglantée, on jeta du sable sur la mare de sang qui couvrait le sol, on fit disparaître toutes les traces matérielles de la scène qui venait de se passer, et personne ne songea plus à Karl, remplacé immédiatement dans ses fonctions de lieutenant par Denis Poulailler. Un an environ après le jour où le nouveau lieutenant avait été admis à faire partie de l'association des chevaliers du poignard, vers les dix heures du soir, le signal habituel retentit à l'extrémité de l'avenue souterraine. Le quartier de roc tourna sur ses gonds invisibles; l'arrivage pénétra dans l'intérieur et se dirigea vivement vers la salle commune. Cet homme doué d'une finesse et d'une pénétration peu communes, se nommait Roncevaux, et c'était lui que d'habitude on envoyait aux renseignements quand le major avait quelque expédition en vue. Tout le monde était à table au moment où Roncevaux entra. Le bandit était déguisé en paysan, et, pour parler le moderne langage des coulisés, il avait fait sa figure avec un art si grand, qu'il

était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ne point le prendre pour un bon gros campagnard, bien lourd et bien stupide. Notons en passant que depuis plus de huit jours la troupe s'endormait dans une complète inaction, et que cette inaction pesait à tout le monde et surtout au major et au lieutenant. Aussi le major demanda-t-il tout aussitôt et avec les symptômes d'une très-vive curiosité:—Eh bien! Roncevaux.... eh bien!... y a-t-il du nouveau? —Ah! pardieu, major!... vous pouvez en jurer hardiment!... —Une affaire? —Oui. —Bonne? —Magnifique. —Bientôt? —Demain. —Roncevaux, tu es un homme impayable. —Je le sais, major. —Maintenant, des détails. —A l'instant; seulement, qu'on me donne à boire, je meurs de soif. Une main obligeante s'empressa de passer à Roncevaux une cruche remplie jusqu'aux bords de bière mousseuse. Il la vida d'un seul trait; puis, la reposant sur la table, il dit:—Maintenant, major, je suis à vos ordres. —D'abord,—demanda le chef,—d'où viens-tu, et quel chemin as-tu suivi depuis trois jours que tu es en course? —J'ai suivi les bords du Rhin jusqu'à Goldner.... —Ce petit village qui est à dix ou onze lieues d'ici? —Précisément. —Et une fois arrivé là?... —J'y suis resté. —A l'auberge? —Oui, major, à l'auberge du Faucon blanc, une petite hôtellerie charmante, et que vous ne tarderez pas à connaître. —Ah! diable!... c'est donc là? —Qu'il y a un beau coup à faire, oui, major. —Des détails, Roncevaux, des détails!... —Major, avez-vous entendu parler quelquefois de Salomon Van Goët?... —Le négociant juif de Cologne? —Lui-même. —J'en ai entendu parler cent fois. Il passe pour être immensément riche, pour avoir des correspondants et des comptoirs dans tous les pays du monde, et enfin pour prêter de l'argent aux têtes couronnées.... —Tout cela est vrai, major. —Soit; mais qu'y a-t-il de commun entre Van Goët, le marchand juif de Cologne, et la petite hôtellerie du Faucon blanc à Goldner?... —Il y a cela de commun que maître Van Goët couchera demain soir à l'auberge du Faucon blanc. —Ah! ah! —Attendez, major, je n'ai pas tout dit et ce n'est point encore là le beau de la chose.... Tandis que le négociant israélite descendra à terre, sa barque restera amarrée dans le petit port, et savez-vous de quoi elle est chargée, cette barque?... —Ma foi, non. —Des plus précieuses marchandises du monde entier.... de bijoux d'un prix inestimable et, enfin, de sacs d'argent et de lingots d'or.... il y a là de quoi nous enrichir tous d'un seul coup!... —Es-tu bien sûr de ce que tu dis là?... s'écria le major dont le visage devenait pourpre de joie. —Sûr comme de mon existence,—répondit Roncevaux. —Cela me paraît si beau que je puis à peine y croire! —Ah! major, ne vous exagérez pas les choses, non plus! La capture serait splendide, éblouissante, c'est vrai; mais elle me semble difficile.... —Pourquoi cela? —La barque de Van Goët est grande, et d'ailleurs elle est défendue de manière à se trouver à l'abri d'un coup de main. Outre ses huit rameurs, le juif amène avec lui deux commis de confiance et six laquais armés jusqu'aux dents.... et vous devez bien penser que tous ces gens-là ne dormiraient que d'un œil. —Qu'importe? —Nous pouvons avoir dix-sept personnes à combattre. —Des rameurs!... des commis!... des laquais!... en vérité, voilà des ennemis bien redoutables! Nous en aurons bon marché, crois-moi, Roncevaux.... —Je le souhaite, major. —Et tu dis que le juif arrivera demain?... —Oui, major. —A quelle heure? —On l'attend pour souper, c'est-à-dire vers les huit heures du soir. —Bien!... nous serons à l'hôtellerie avant lui. Le major se retira dans sa chambre, où il emmena Denis, afin de délibérer avec lui sur la marche à suivre pour conduire à bonne fin cette magnifique entreprise. Voici ce qui fut arrêté dans ce concubule: Chacun des hommes de la troupe allait prendre le costume et l'apparence d'un marchand ambulancier. On chargerait tous les chevaux d'autant de ballots de toile et d'étoffes qu'ils en pourraient porter; les bandits les conduiraient par la

bride, et, dans cet attirail inoffensif, on irait prendre possession de l'auberge du Faucon blanc, de toute la partie au moins qui resterait libre. Ce plan était bon; seulement, il fallait le mettre à exécution sur-le-champ, pour arriver le lendemain dans la matinée, car des hommes à pied et des chevaux lourdement chargés ne marchent pas vite. Denis reparut au milieu des bandits, auxquels il fit part des volontés du chef. Chacun s'occupa, tout aussitôt, d'exécuter ses ordres. En moins d'une heure, ces hommes aux visages durs et rébarbatifs avaient pris, comme par enchantement, l'aspect placide et débonnaire de bons commerçants voyageant pour leurs affaires. Les chevaux eux-mêmes, chargés de pyramides de ballots, baissaient la tête d'un air humble et ne piaffaient pas comme de coutume. On eût dit qu'ils voulaient se conformer au rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Quand tout fut prêt, les chevaliers du poignard se mirent en route. Ils étaient au nombre de sept, y compris le major et Denis. Les autres restaient au château pour le garder. III.—L'AUBERGE DU FAUCON BLANC. Le village de Goldner, bien connu des artistes et des touristes qui visitent les bords du Rhin, est situé dans une position charmante. Aujourd'hui encore, il mire dans les eaux vertes et bleues ses maisons à pignons pointus et ses étroites fenêtres à tout petits carreaux. Une anse microscopique sert de lieu d'asile à quelques barques de pêche et de transport, dont les voiles triangulaires frissonnent au souffle du vent. L'hôtellerie du Faucon blanc existe encore de nos jours. Seulement, elle a changé de nom, nous ne savons pourquoi: elle s'appelle maintenant l'auberge des Rois Mages. A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, l'hôtellerie dont il s'agit avait deux issues principales, l'une sur la rue, l'autre sur le fleuve. Une petite terrasse, à balustres de bois tournés, dominait le Rhin, auquel on descendait par un escalier de quelques marches dont les flots transparents baignaient la dernière. C'est là qu'on amarrait les barques, à des anneaux de fer disposés exprès. Dix heures du matin sonnaient au moment où les prétendus marchands, conduits par le major et Denis, arrivèrent avec leurs chevaux pesamment chargés dans la cour de l'auberge. Otto Gutter, l'hôte du Faucon blanc, sortit de la maison pour les recevoir. C'était un homme d'une soixantaine d'années, court et gros, dont le ventre rappelait celui de Falstaff, et dont la figure offrait un échantillon de ce type grotesque, vulgairement attribué aux casse-noisettes de Nuremberg. Malgré cette protubérance abdominale développée outre mesure et cette trogne empourprée et comique, Otto Gutter ne manquait point d'une sorte de solennité dans sa démarche. Il se dirigea vers le major, qui se trouvait le plus avancé de son côté, et, soulevant son bonnet avec politesse, il lui dit:—En vérité, mon maître, j'en suis bien marré, mais il est de toute nécessité que je vous engage à passer votre chemin.... Le major tressaillit. —Passer notre chemin?... —répéta-t-il. —Mon Dieu, oui. —Et pourquoi. —Parce qu'il m'est impossible de vous loger.... —Votre hôtellerie est donc pleine? —Elle est absolument vide, au contraire... —Eh bien?... —Mais elle est retenue. —Pour quand? —Pour ce soir. —Tout entière? —Oui. —Et par qui, mon Dieu?... —Par un voyageur, avec sa suite. —Quelque grand seigneur, quelque prince?... —Le fameux Van Goët de Cologne,—répondit Otto Gutter avec emphase. Et tandis qu'il prononçait ce nom, il semblait se gonfler de toute l'importance du personnage qu'il était appelé à recevoir. —Ah! si l'agit du fameux Van Goët,—répliqua le major,—je n'ai rien à répondre.... —Vous voyez.... —Il a retenu aussi, sans doute, vos écuries pour ses équipages? —C'est, au contraire, la seule chose qu'il ait laissée libre.... il voyage par eau.... —Mais, alors, vous pourriez loger mes chevaux?... —Parfaitement. —Eh bien, logez-les. —Mais vous?... —Oh! nous, nous coucherons à côté d'eux, sur la paille fraîche.... Nous ne sommes point difficiles, et pourvu que vous puissiez nous offrir un bon dîner et un bon souper.... —Bien de plus facile: j'ai de la viande de boucherie, de la volaille, du gibier et du poisson, de quoi nourrir cent personnes.... —A merveille! donnez vos ordres, je vous prie, pour qu'on songe à notre repas, tandis que nous allons mettre nos chevaux à l'écurie..

Otto Gutter fit un signe qui équivalait à un acquiescement et tourna sur ses talons. Le major l'arrêta. —Les marchandises contenues dans nos ballots sont d'une grande valeur,—lui dit-il,—ne pourriez-vous les enfermer dans quelque endroit où elles seraient en sûreté? —Parfaitement,—répondit l'hôte,—il y a une salle basse qui semble faite toute exprès pour cet usage.... Qu'on décharge vos ballots, je vous apporterai la clef de cette salle tout à l'heure. En effet, au bout de moins d'une demi-heure, les chevaux étaient à l'écurie, devant des râteliers bien garnis, et on rangeait les marchandises en bon ordre dans une sorte de petit caveau voûté et obscur, dont le major conservait la clef dans sa poche. Un excellent repas fut ensuite servi à la bande; puis les uns allèrent se jeter à l'écurie sur la paille, afin d'y goûter un peu de repos, et les autres visitèrent l'hôtellerie et ses alentours, afin de se bien rendre compte des localités. La journée tout entière se passa ainsi. Vers le soir, quand approcha l'heure de l'arrivée de Van Goët, l'activité redoubla dans la maison. Maître et valets déployèrent un zèle bruyant. On entendit tourner les broches, chanter les ragoués et crépiter les fritures. Enfin, une sorte de vigie, placée en haut de la maison, signala l'approche d'une embarcation importante qui s'avancait rapidement, poussée par ses voiles déployées et par les avirons de huit rameurs. —Ce doit être le fameux Van Goët de Cologne!—s'écria Otto Gutter en essayant du revers de sa main gauche son front baigné de sueur, et en se hâtant de se dépouiller du tablier blanc, insigne glorieux de ses fonctions de chef de cuisine. C'était bien Van Goët, en effet. Il fut impossible d'en douter lorsque la grande barque s'arrêta en face du petit débarcadère dont nous avons parlé. Le juif archimillionnaire quitta d'un air nonchalant les coussins de velours noir sur lesquels il était étendu, et mit pied à terre. C'était un homme de quarante ans à peine, somptueusement vêtu, d'une taille haute et riche, et dont le visage noble et régulier n'avait emprunté au type juif que son nez en forme de bec d'aigle, ses yeux noirs perçants et ses cheveux noirs un peu crépus. Derrière lui marchaient deux commis, entièrement vêtus de noir, dont l'un portait sous son bras un énorme portefeuille rouge, assez semblable à celui d'un ministre, et l'autre une cassette de petite dimension, mais qui semblait excessivement lourde. Derrière les commis venaient quatre laquais, équipés en hommes de guerre, ayant l'épée au côté, les pistolets à la ceinture et le mousqueton sur l'épaule. Deux autres laquais, armés de même, restèrent sur le pont de la barque, visitèrent les amorces de leurs mousquetons et de leurs pistolets, et se mirent à se promener de long en large, comme des sentinelles en faction. Les huit rameurs se partagèrent en deux troupes égales. Quatre descendirent à terre. Quatre demeurèrent dans la barque et se couchèrent sous leurs bancs. —Diable! diable!...—se dit Denis, qui, depuis la terrasse, avait pris note de tous les détails que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.—Roncevaux avait raison!... l'entreprise que nous allons tenter est brillante, mais dangereuse, et la réussite en est douteuse!... La nuit arriva. Une nuit sombre et profonde, une de ces nuits sans lune et sans étoiles, qui enveloppent le monde dans un manteau d'impénétrables ténèbres. Les quatre laquais que nous avons vus descendre avec Van Goët avaient remplacé sur le bateau et dans leur faction leurs deux camarades. Une lanterne, suspendue au mât, éclairait leur promenade régulière et nocturne. Onze heures du soir sonnaient. Van Goët venait d'éteindre les bougies qui brûlaient auprès de son lit. Dans l'hôtellerie tout semblait dormir. En ce moment, un homme, se glissant dans l'obscurité, entra par la porte de l'écurie. C'était le major. —Etes-vous là?—fit-il à voix basse. —Oui. —Tous? —Tous. —Et le lieutenant?... —Me voici....—répliqua Denis. —Viens avec moi,—dit le major;—le moment d'agir approche, et nous ne pourrions nous concerter ici.... Denis, sans rien répondre, se leva et suivit son chef. Tous les deux firent le tour de l'auberge du Faucon blanc, et se dirigèrent vers les bords du fleuve. Le silence était aussi profond que l'obscurité. On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les berges escarpées. A cinquante ou soixante pas en arrière, on voyait luire, comme une pâle étoile, le fanal suspendu au mât du bateau.

—Ici, nous sommes encore trop près,—dit le major,—allons plus loin....
Et il continua à marcher, entraînant Denis qu'il avait pris par le bras.
Ils firent ainsi quelques centaines de pas sans échanger une seule parole.
Quand le major s'arrêta et se retourna, un bouquet d'arbres cachait la lumière de la barque, le lit du fleuve s'était escarpé de plus en plus, et l'on entendait l'eau courir et grommeler à une grande profondeur.
—Je crois,—reprit le major,—je crois que maintenant nous ne risquons rien et que nous pouvons causer....
—Ah! pardieu!—répliqua Denis,—à moins que le diable ne vienne nous espionner, je réponds que personne ne nous entendra!
—Le fait est que cet endroit est sinistre, il y fait noir comme dans l'enfer, et ce bruit de l'eau qui coule sous nos pieds a je ne sais quoi d'effrayant.
—Celui qu'on précipiterait ici dans le Rhin ne reviendrait jamais accuser son meurtrier... murmura Denis.
Le major se mit à rire.
—Qu'avez-vous donc?—lui demanda le jeune homme.
—Je pense,—répliqua le capitaine,—que si tu voulais, il te serait bien facile d'arriver à la tête de la compagnie....
—Comment?...
—Eh! tout simplement en me donnant un coup d'épaulé. Je ne sais pas nager.
Denis tressaillit.
—Ah! pardieu!—s'écria-t-il,—major, c'est une idée!.... Il est gaillard qu'elle vienne de vousse (1)....
Et, avant même d'avoir achevé cette réponse, Denis Poulailier frappait le major d'un coup de poignard en plein cœur, et le précipitait dans le Rhin.
On entendit un cri étouffé, un bruit sourd, un clapotement d'eau.—Ce fut tout....

(1) Historique et textuel.
(A continuer.)

Compagnie pour les Pianos, de New-York et Boston.

432, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
SEULS AGENTS pour les Pianos célèbres de HALLET, DAVIS & CIE., Boston E.-U.; les pianos de W. H. JEWETT & CIE., Boston, E.-U.; les orgues de chapel et de salon de GEO. WOOD & CIE., Boston, E. U.; et les pianos bien connus de WEBER & CIE., garantis pour cinq ans.
THOMAS A. HAINES, gérant.
Assortiment sp. tendise de Pianos et Orgues.
Pianos à louer,
Pianos échangés
Orgues à louer.
Réparations faites convenablement.
Pianos vendus par versements.
Pianos vendus avec termes faciles.
Rappelez-vous l'endroit, 432, RUE NOTRE-DAME, porte voisine de la "Maison des Récollets."
Les instruments à meilleur marché dans Montréal.
3-44x

O. DESMARAIS,
PHOTOGRAPHE,
Coin des rues Craig et St. Laurent,
MONTREAL.
On prend des photographies de toutes grandeurs.
Photographies encadrées à bon marché. 3-20x

MENERLY & KIMBERLY,
Fondeurs de Cloches,
TROY, N. Y.

MANUFACTURENT une qualité supérieure de CLOCHES D'EGLISE et autres Cloches.
Ils donnent une attention toute spéciale aux CLOCHES D'EGLISE.
Des catalogues illustrés, avec d'amples détails, ensemble avec des cloches de toute grandeur, fournis par FAIRBANKS & CO.
3-45m 403, RUE ST. PAUL, Montréal.

J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURER DE LIVRES BLANCS.

Les abonnés de "L'Opinion Publique" ont une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché.
L'OPINION PUBLIQUE
PORTE VOISINE DU No. 57 RUE ST. GABRIEL MONTREAL. 3-49zf

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE. (Etablies en 1828.)
CHARLES GARTH & CIE.
MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS
De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs à ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc.
Toutes sortes d'ouvrages pour Raffineries de sucre, distilleries, brasseries, appareils à gaz et à eau.
On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc. par le moyen de la vapeur ou de l'air chaud.
Bureau et Manufacture
No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL.
77 Rue St. Jacques
CHARLES GARTH, JAMES MATTINSON, H. W. GARTH. 3-22 x

\$50,000 VALANT
CONSISTANT EN
HARDES FAINES.
DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRS, CHAPEAUX, MERCERIE, etc., etc., etc.
Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude.
Une visite est sollicitée.
R. DEZIEL,
131, Rue St. Joseph. 3-22x

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE,
ALFRED LABARRAQUE & C^{ie}.
QUININUM LABARRAQUE
Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinimum Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.
Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable; de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.
Le Quinimum Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.
Le Quinimum Labarraque se prescrit avec succès aux personnes faibles et débilitées, soit par diverses causes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide; aux jeunes filles qui ont de la peine à se former et à se développer; aux femmes en couches et aux vieillards épuisés par l'âge ou la maladie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.
Dans les cas de chlorose, anémie, pâles couleurs, ce vin est un puissant auxiliaire des ferrugineux. Associé par exemple aux pilules de VALLET, il produit des effets remarquables par la rapidité de son action.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:
DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT.
Liquore Concentrée et Tirée.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son âcreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.
Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le maniement si désagréable du goudron.
Le Goudron de Guyot remplace avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:
EN BOISSON:—Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES
CATARRHE DE LA VESSIE
RHUMES
TOUX OPINIATRE
IRRITATION DE POITRINE
COQUELUCHE.

EN LOTIONS:—Liquore pure ou étendue d'un peu d'eau.
AFFECTIONS DE LA PEAU
DEMANGEAISONS
MALADIES DU CUIR CHEVELU.

EN INJECTIONS:—Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.
ÉCOULEMENTS ANCIENS ou RÉCENTS
CATARRHE DE LA VESSIE.

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.
AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:
DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.
C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:
CASTRALGIES
DYSPEPSIE
PYROSIS
AIGREURS
DIGESTIONS DIFFICILES
CRAMPES D'ESTOMAC
CONSTIPATION
COLIQUES
DIARRHÉE
DYSSENTERIE
CHOLÉRIQUE.
MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de Poudre ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.
PRIX DE LA BOITE: 1 FRANCO 50.
AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:
DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec. 3-14x

NATRO-KALI
ou
EXTRAIT DE SAVON DE GOULDEN.

PREZ partie de la Graisse de rebut et faites vous-même votre Savon. Le meilleur Savon de famille qu'il y ait. Il n'y a pas de substance saponacée, lessive ou potasse d'une force et d'une pureté aussi concentrée que le NATRO-KALI ou EXTRAIT DE SAVON. Une livre de cet Extrait peut faire environ quinze livres de très-bon savon dur. Il fait du savon dur, du savon mou, du savon jaune, du savon de toilette, etc.
POUR DIVERSES FINES.
Faites dissoudre dans un gallon d'eau une livre d'EXTRAIT DE SAVON et servez-vous-en comme ci-après: Pour nettoyer les Machines, une botte d'une livre dans un gallon d'eau; pour nettoyer la Vaiselle, Plats, etc., une chopine dans un gallon d'eau; pour écurer les Terres, Barattes, etc., une chopine dans un gallon d'eau; pour laver les Arbres, un demi-gallon dans un gallon d'eau; pour laver la Peinture, une pinte dans un gallon d'eau; pour désinfecter les Lieux infectes, une pinte dans un gallon d'eau.
A vendre chez tous les Pharmaciens et marchands de la campagne. Préparé seulement par l'Inventeur, J. GOULDEN, 175 Rue St. Laurent, 208 Rue St. Paul et 363 Rue Ste. Catherine, Montréal. 3-471

L. O. DAVID,
AVOCAT,
TIENT maintenant son bureau au
No. 38 de la RUE ST. JACQUES.

D. GERVAIS & C^{ie},
CARROSSIERS.
69—RUE ST. BONAVENTURE, MONTREAL.—69

ONT remporté les Cinq premiers prix à la dernière Exposition Provinciale tenue à Montréal.
Le carrosse présenté par les citoyens du Village St. Henri, à Sa Grandeur Mgr. de Montréal, à l'occasion de ses noces d'or,—le plus beau, sans contredit, de toute l'Amérique—a été fabriqué par eux. Les plus magnifiques carrosses de Montréal sortent de leurs ateliers.
Ils ont actuellement en magasin toutes sortes de voitures d'été et d'hiver, dont le style et la fini artistiques ne sauraient être surpassés. 3-461

POUDRE ALLEMANDE,
SURNOMMÉE
THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 3-33x

A. SICOTTE,
No. 331 RUE ST. LAURENT,

Ferblantier, Plombier
Poseur de Tuyaux à Gaz, Bains, Lieux d'Aisance, Couverture en Ferblanc, en Tôle Galvanisée et en Ardoise.
Aura toujours un assortiment complet et varié de Ferblanteries, Ferronneries, Réfrigérateurs, Huile de Charbon, Lampes, Cheminées, Mèches, etc.
Toutes commandes seront exécutées avec soin et à des prix très modérés. 3-43x

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poux et de Gorge tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.
Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et détail chez le préparateur
HENRY R. GRAY
PHARMACIEN,
144 Rue St. Laurent, MONTREAL.
3-25x (Établi en 1849.)

AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné, et endossées "Soumissions pour le Canal Carillon, digue et glissoire," seront reçues à ce bureau jusqu'à MIDI, LUNDI, le 27ème jour de JANVIER prochain (1873) pour la construction d'une digue, glissoire et canal avec deux écluses, dans les rapides de Carillon.
Des plans et spécifications des ouvrages peuvent être vus à ce bureau, et au bureau de l'ingénieur, Pointe Fortune, MÉRIGAND, le 2ème jour de JANVIER prochain, et les jours suivants, où des formes imprimées de soumission seront fournies.
Toutes soumissions doivent être faites sur formes imprimées et chacune doit être apposées les signatures réelles de deux personnes responsables et solvables, résidant dans la Puissance, consentant à devenir cautions pour la due exécution du contrat.
Le département ne s'engage pas à accepter la soumission la plus basse ou aucune des soumissions.
Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire,
Département des Travaux Publics, Ottawa, 28 Déc. 1872. 4-2c
Le délai pour recevoir des Soumissions pour les susdits travaux a été prolongé jusqu'à LUNDI, le 3ème jour de FÉVRIER prochain.
Département des Travaux Publics, Ottawa, 14 Janv. 1873. 4-4b

DÉPARTEMENT DES DOUANES.
Ottawa, 19 Novembre, 1872.
L'ESCOMPTE AUTOMATIQUE sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent.
R. S. M. BOUCHETTE,
Commissaire des Douanes. ff

AVIS—Une demande sera faite au Parlement de la Puissance du Canada, pendant sa prochaine session, pour en obtenir un acte incorporant la Compagnie d'Assurance contre le Feu, sur la Vie, et Maritime, dite "Empire." 4-1h

ETEIGNOIR D'INCENDIE



"TOUT A FAIT LA MEILLEURE PROTECTION CONTRE LE FEU."
EMPLOYÉ PAR
Les chemins de fer,
Les bateaux-à-vapeur, Hôtels,
Les Mines, les Asiles,
Les Départements du Feu, etc.
Faites demander "Its Record."
F. W. FARWELL, Secrétaire,
407, BROADWAY, N.-Y.
4-8

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire
De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements.
Publié tous les Samedis à Montréal, Canada,
Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an.
PAR NUMÉRO..... 10 Centimes.

CLUBS.
Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année.
Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.
Port: 5 centimes par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs.
Les remises d'argent: par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.
On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centimes la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:
1--COTE DE LA PLACE D'ARMES--1
BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS:
319--RUE ST. ANTOINE--319
MONTREAL.

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
Publié tous les Jendis à Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS & C^{ie}.
ABONNEMENT.....\$3.00 par année
Aux États-Unis..... 3.50
Par numéro..... 7 Centimes
Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du Journal.
ANNONCES.....10 Centimes la ligne pour chaque insertion.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.
On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.
Tout semestre commencé se paie en entier.
Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.
L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.
Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.
Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration.
FRAIS DE POSTE—ATTENTION!
Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centimes par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de centimes qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à "L'Opinion Publique" ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

LEGGO & C^{ie},
LEGGOTYPISTES,
ELECTROTYPISTES,
STEREOTYPISTES,
GRAVEURS,
CHROMO ET
PHOTO-LITHOGRAPHES,
PHOTOGRAPHES ET
IMPRIMEURS.
Bureau: No. 1 Côte de la Place d'Armes } MONTREAL.
Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. }

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

AVIS.
LES ABONNÉS DE L'OPINION PUBLIQUE trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez
N. RHÉAUME,
75—RUE ST. LAURENT ---75
3-50-f

LIBRAIRIE NOUVELLE
ALPHONSE DOUTRE ET C^{ie},
(Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveau en
ROMANS, DROIT, MÉDECINE, MUSIQUE, &c.
Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude.
3-5m

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.